Desbois
091
v.5
SMRS

PQ
2265
.G3
S34
184-
v.5
SMRS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/scnesdelaviear05gond

LE PRIX DU SANG

NOUVEAUTÉS EN LECTURE

DANS TOUS LES CABINETS LITTÉRAIRES

Monsieur Cherami, roman entièrement inédit, par Ch. Paul de Kock, 5 vol. in-8.
L'Envers et l'Endroit, épisode de la fin du règne de Louis XIV, roman historique, par Auguste Maquet. 4 vol. in-8.
Les Drames de Paris, par le vicomte Ponson du Terrail. 8 vol. in-8.
Le Prix du sang, par A. de Gondrecourt. 5 vol. in-8.
Nena-Sahib, ou l'insurrection des Indes, roman hsiterique, par Clémence Robert. 3 vol. in-8.
La Reine de Paris, par Théodore Anne. 3 vol. in-8.
Un ami de ma femme, par Maximilien Perrin. 3 vol. in-8.
Monsieur trois étoiles, par mad. la comtesse Dash. 3 vol. in-8.
Le Bossu, aventures de cape et d'épée, par Paul Féval. 5 vol. in-8.
La Bête du Gévaudan, par Élie Berthet. 5 vol. in-8.
Les Ruines de Paris, par Charles Monselet. 4 vol. in-8.
Le Chevalier de Dieu, par Paul du Plessis et Albert Longin. 5 vol. in-8.
Les Spadassins de l'Opéra, par le vicomte Ponson du Terrail. 6 vol. in-8.
La Belle Créole, par Henry de Kock. 4 vol. in-8.
Le Filleul d'Amadis, par Eugène Scribe. 3 vol. in-8.
La Comtesse Maximi, par A. de Gondrecourt. 5 vol. in-8.
Le Marquis de Lupiano, par Charles Rabou. 5 vol. in-8.
La Louve, par Paul Feval. 6 vol. in-8.
Les Folies d'un grand Seigneur, par Ch. Monselet. 4 v. in-8.
La Vieille Fille, par A. de Gondrecourt. 4 vol. in-8.
Le Masque d'Acier, par Théodore Anne. 4 vol. in-8.
Le Juif de Gand, par Gonstant Guéroult, auteur de *Roquevert l'Arquebusier*. 4 vol. in-8.
La Princesse Russe, par Emmanuel Gonzalès. 2 vol. in-8.
La Fille Sanglante, par Charles Rabou. 4 vol. in-8.
La Belle Provençale, par le vicomte Ponson du Terraia. 6 v. in-8.
Dettes de Cœur, par Auguste Maquet. 2 vol. in-8.
Le Tigre de Tanger, par Paul du Plessis, auteur des *Boucaniers*, *Montbars l'Exterminateur*, *le Beau Laurent*, et Albert Longin. 5 v. in-8.
Le Médecin des Voleurs, par Henry de Kock. 4 vol. in-8.
La Cape et l'Épée, par le vicomte Ponson du Terrail. 5 vol. in-8.
L'Homme de Minuit, par Etienne Enault et Louis Judicis. 4 v. in-8.
La Tour Saint-Jacques, par Clémence Robert. 4 vol. in-8.
Les Frères de la Mort, par Charles Rabou. 5 vol. in-8.
La Mignonne du Roi, par Emmanuel Gonzalès. 3 vol. in-8.
M. Choublanc à la recherche de sa Femme, par Ch. Paul de Kock. 3 vol. in-8.
L'Homme de Fer, par Paul Féval. 5 vol. in-8.
Les Chevaliers errants, par O. Féré et D. A. D. St-Yves. 4 vol. in-8.

Pour la suite des Nouveautés, demander le Catalogue général qui se distribue gratis.

SCÈNES DE LA VIE ARABE.

LE

PRIX

DU

SANG

PAR

A. DE GONDRECOURT

auteur de

La Vieille Fille, Une Vraie Femme, les Mémoires d'un Vieux Garçon, etc., etc.

CABINET DE LECTURE.
Librairie ancienne et moderne
E. DESBOIS & FILS
Rue Huquerie, 70 - BORDEAUX

PARIS

L. DE POTTER, LIBRAIRE-EDITEUR

RUE FONTAINE MOLIÈRE, 27.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

LE MÉDECIN DES VOLEURS

OU

PARIS EN 1780

PAR HENRY DE KOCK.

Montrer Paris tel qu'il était comme mœurs, comme habitudes, comme usages, vers la fin du dix-huitième siècle, tel a été le but de l'auteur de ce livre. S'embarquant à pleines voiles dans le roman d'aventures, Henri de Kock, que nous ne connaissions jusqu'ici que comme un fin observateur d'amours et de ridicules modernes, a bravement couru sur les brisées du maître à tous en ce genre: Alexandre Dumas. Drames étranges ou terribles, scènes émouvantes ou comiques, caractères habilement tracés, types curieux, *le Médecin des Voleurs* contient tout cela, et notez, — un grand éloge à faire encore de cette œuvre, — que Henri de Kock, en s'y livrant, a évité l'écueil contre lequel se sont brisés le plus souvent les écrivains qui ont parlé de cette époque! — Le règne de Louis XVI. — Pas un mot de politique, pas une phrase ayant trait à la révolution ne viennent déparer de leurs teintes trop sombres, un récit où l'imagination ne perd rien cependant à se mêler à la réalité. *Le Médecin des Voleurs* est appelé à un immense succès. On lira ce livre pour s'amuser... on le lira pour s'instruire.

LA REINE DE PARIS

PAR

M. THÉODORE ANNE.

L'époque de la Fronde, cette lutte entamée par des fous et continuée par des ambitieux, a des incidents qui sont de nature à tenter les romanciers. Pourquoi la Fronde a-t-elle commencé, pourquoi a-t-elle fini ? c'est un point difficile à expliquer. L'histoire ne donne point de cause sérieuse à cette guerre qui dura quatre ans, à ce désordre qui trouva son dénoûment, quand on fut las de combattre, et quand après tant de sang inutilement versé, la France aux abois cria grâce et merci. Le roman a le champ libre, grâce au silence de l'histoire, et M. Théodore Anne en a profité pour donner au moins à cette collision une apparence de motif. Trois lignes de l'ouvrage de M. le comte de Saint-Aulaire sur cette époque, lui ont servi de point de départ, et usant de son privilége de romancier, il a mis dans la tête de la duchesse de Longueville, ce que l'on dit avoir existé un instant dans celle du prince de Condé, son frère. Peut-être trouvera-t-on que la Fronde, ainsi représentée, rappelle des événements plus modernes. C'est que tous les désordres sont frères et marchent vers le même but. C'est la soif des grandeurs d'un côté, c'est la soif de l'or de l'autre, qui guident les ambitieux de haut et de bas étage. Mais à côté du tableau ainsi présenté, se trouve la leçon et le dénoûment qui met chaque chose à sa place, montre que les plus grands agitateurs capitulent facilement quand leurs intérêts sont sauvegardés. A côté des scènes d'ambition se trouvent des scènes d'amour, et l'amour amène une conclusion que l'ambition voulait retarder. C'est que de toutes les passions humaines, l'amour est la plus forte. Princes, ministres, grands seigneurs, magistrats, bourgeois, populaire, toutes les classes défilent devant le lecteur, et de ce contraste perpétuel naît un intérêt qui doit assurer le succès de l'ouvrage.

Imprimerie de P.-A. BOURDIER et Cie, 30, rue Mazarine.

CHAPITRE PREMIER

Cœur de Femme. (*Suite.*)

Cependant l'amour, lorsqu'il ne tient pas du caprice, aime à se cacher de ceux-là même dont il doit se rendre maître.

Il étouffe le bruit de ses premiers pas, il voile ses premiers soupirs.

Comme un ennemi prudent, il se glisse dans les ténèbres, il s'approche par de longs détours de la place qu'il veut surprendre, et se montre à l'improviste quand toute lutte est vaine et qu'il lui faut rendre les armes.

Le cœur de Meryem avait subi l'effet de cette ruse aussi vieille que le monde, et cependant toujours renouvelée.

Il ne se savait pas menacé, que déjà il était investi, attaqué.

La nourrice Yaya elle-même, malgré tout l'intérêt que la situation avait pour elle, ne s'était pas encore rendu compte des impressions laissées par ses discours, lorsque l'arrivée de Miloud fixa ses irrésolutions.

En effet, Meryem et Yaya écoutaient avec anxiété le récit imaginé par Miloud pour se faire bien venir de Ben-Chérif, lorsque, tressaillant de tout son corps et

pâlissant à vue d'œil, Meryem regarda sa nourrice avec effroi : des larmes brillaient dans ses yeux.

Dans ce même moment, Miloud fit entendre ce gloussement guttural qui, incompris de Khalaf et de Meryem, n'avait de signification que pour la vieille négresse sa payse.

Alors, Yaya mit un doigt sur ses lèvres pour recommander le silence à Meryem, et elle accompagna ce signe d'un sourire qui rayonna sur tout son visage.

Elle venait d'apprendre ce qu'elle désirait tant savoir, ce que Meryem apprenait, elle aussi, à l'instant....

Mebrouk était aimé !

— Mort ! murmura Meryem, et ce mot ne fit qu'effleurer ses lèvres glacées d'épouvante.

— Non, se hâta de répondre tout bas la nourrice... Miloud est prudent, il

rompe Ben-Chérif... Non, Mebrouk vit pour te venger.

— Comment le sais-tu ?... Comme moi, tu as entendu...

— Mieux que toi, car j'ai compris... Rassure-toi... Ecoutons jusqu'au bout.

Et quand Sidi-Khalaf fut sorti de sa tente, après avoir congédié Miloud, Yaya saisit à deux mains la tête de Meryem qu'elle attira sur son épaule.

Puis la berçant, comme à son âge le plus tendre, elle lui dit de cette même voix câline que prennent les nourrices pour calmer les gros chagrins de leurs enfants :

— Tu lui as porté bonheur, chère amie de la pauvre Yaya... tu lui a porté bonheur !

— A Miloud ? demanda Meryem, avec cette charmante perfidie qui ne trompe jamais personne.

— A Miloud, sans doute ; mais à Mebrouk surtout, car Dieu a fait un miracle en ta faveur en le protégeant.

— Mais, hélas ! ne devons-nous donc pas le pleurer?

— Non, non, Miloud a eu l'art de me parler la langue de mon pays... N'as-tu pas entendu le bruit qu'il a fait avec sa langue en annonçant à Ben-Chérif que Mebrouk et le juif avaient été fusillés ?

— Je n'ai rien entendu... que l'affreuse nouvelle.

— C'est que le cœur t'a rendu sourde en ce moment, chère fille... Eh bien ! par ce bruit, Miloud m'a dit :

« *Ce que je raconte est faux, Mebrouk est vivant.* »

— Bien vrai ? s'écria Meryem.

— Et comme Miloud a chanté en

quittant Sidi-Khalif, je vais l'aller trouver, car sa chanson m'appelle. Reste donc là, paisible et confiante dans ta destinée... Elle sera douce, elle sera belle, Dieu le permettra... Ah ! moi je suis si heureuse !... Je serai de retour bientôt, et nous causerons... nous causerons sans fin.

La bonne nourrice sortit une cruche sur la tête, comme nous l'avons dit, et elle courut au gourbi des esclaves.

Meryem, demeurée seule, croisa ses

mains charmantes sur sa tête, qu'elle étreignit comme pour en faire jaillir une pensée brûlante ; et elle se dit dans son trouble :

— Qu'ai-je donc dans le cœur ? Pourquoi les forces qui m'abandonnaient hier me reviennent-elles aujourd'hui ?

Elle s'empara distraitement de son petit miroir et, s'y regardant sans trop de coquetterie, elle vit courir sur ses joues un flot de vermillon.

— Ah ! *cœur de femme* ! s'écria-t-elle a

demi-voix, et elle jeta loin d'elle le miroir avec un gracieux dépit qui consacrait la victoire de Mebrouk.

— T'ai-je bien compris ? demanda la nourrice à Miloud... Mebrouk est vivant, le juif seul a été tué.

— Oui. Si je n'avais pas fait ce mensonge, Ben-Chérif m'aurait dévoré.

— Et que t'a dit Mebrouk pour nous ?

— Tout ce qu'une âme violemment éprise peut imaginer pour toucher l'âme dont elle est amoureuse. Mais avant de parler de ces choses peu sérieuses, parlons de l'avenir.

Ben-Chérif est un monstre, il a tout fait pour que les chrétiens nous missent à mort comme espions de l'émir. Ce que j'ai dit de la lettre qui était cachée dans mon kaban est vrai ; le juif avait ordre de me dénoncer aux Français, et il n'A a pas manqué ; mais Dieu est immense, et savant et juste ! Il a retourné la face des traîtres, et le juif, reconnu dans son

crime, a été fusillé comme un chien, tandis que Mebrouk et moi avons été mis en liberté.

Mebrouk est chéri des chrétiens qui sont bons et généreux ; il a dans le cœur tout le feu de la vengeance contre ses ennemis et le tyran de Lella-Meryem. Je lui ai juré de le servir, et de le prévenir, de mon mieux, des mouvements de notre armée... je lui ai promis de favoriser la fuite de Lella-Meryem, dût ma tête rester en gage dans les mains barbares de Sidi Khalaf. — Ainsi, tu le vois, nourrice, de tous côtés je suis un homme dangereusement exposé... Oui, je le sens, la

tête de Miloud est bien légère sur ses épaules... il semble qu'elle va tomber...

Mais que m'importe? je suis vieux, je suis pauvre, et c'est de grand cœur que je me donne à Lella-Meryem. Puisque tu la considères comme ta fille, je dois me croire son frère.

Je te l'ai dit: en protégeant votre fuite, ou en la préparant, j'ai toute chance de périr; mais si vous ne prenez pas ce parti, ma mort n'en sera que plus certaine et plus affreuse peut-être, car l'é-

mir, qui a beaucoup d'espions à Oran, ne tardera pas à apprendre que Mebrouk est vivant, que Salomon seul a été supplicié...

Mon imposture sera reconnue, et je serai enterré vivant comme un traître. Je t'avouerai, Yaya, que si je suis revenu au camp de l'émir quand on m'offrait l'hospitalité chez les chrétiens, c'est que je me suis sacrifié pour Meryem ; mais il me serait doux, cependant, de me voir, avec vous deux, à l'abri des vengeances de Sidi-Khalaf.

Maintenant, crois que Lella-Meryem

aura pitié de ma barbe grise, et qu'elle se décidera à fuir au plus vite lorsqu'elle saura qu'un jour, une heure de retard peuvent m'être funestes ! Cours donc prévenir ta maîtresse et raconte lui mon histoire, pour que je me réjouisse ou me résigne selon qu'elle aura décidé.

— Rassure-toi, nous fuirons, répondit la nourrice... nous fuirons cette nuit même, s'il le faut.

— Non, pas cette nuit, car j'ai besoin de prendre mes précautions... et puis,

les chemins ne sont pas sûrs!... Donnez-moi le temps de mûrir mes projets...

Tant que durera la tempête qui purge tous les nuages du ciel, les espions de l'émir ne correspondront que par des signaux... Quand le soleil paraîtra, le moment sera venu. D'ici là, faites comme moi, surveillez Ben-Chérif..... Oh! l'imprudent, il a fait de moi son bachamar! il m'a donné la conduite des palanquins... Dieu le frappe d'aveuglement! C'est ainsi qu'il prépare la ruine des superbes, il les change d'abord en brutes!...

Va!... je sauverai Lella-Meryem, je te sauverai... je me sauverai peut-être bien aussi, s'il plaît à Dieu!

Séparons-nous, et ne cherche à me parler que quand ma chanson t'appellera.

CHAPITRE DEUXIÈME.

II.

Les Contingents.

La nourrice comprit qu'il ne fallait pas prolonger davantage son entretien avec Miloud.

La pluie annonçait, par de larges gouttes, que, momentanément ralentie, elle allait de nouveau tomber à torrents.

Le lieu et le temps étaient donc mal choisis pour une conversation en plein vent, surtout en présence des périls qu'elle pouvait faire naître.

Yaya descendit à la fontaine, remplit sa cruche, et remonta bien vite près de Meryem, à qui elle raconta, plutôt en brodant qu'en les simplifiant, les aventures de Mebrouk et de Miloud.

— Miloud est perdu, s'il reste ici ! s'écria Meryem, interrompant sa nourrice, avant qu'elle lui eût parlé du projet de fuite.

— Hélas ! reprit la négresse, ce n'est que trop vrai !

— Pourquoi cet excellent homme est-il venu exposer sa vie ? Pourquoi n'est-il pas resté avec Mebrouk chez les chrétiens ?

— Ne connais-tu pas le dévouement

de Miloud? Ne sais-tu pas que la vie n'est rien pour lui, si ton bonheur lui manque? Le pauvre serviteur vaut mieux, dans son petit doigt, sois en sûre, que tous ces grands chefs aux sentiments douteux qui avaient pour ta famille de faux semblants d'amitié. Où sont-ils ces puissants personnages? Ils t'ont laissée entre les mains de Ben-Chérif, un bandit!

Miloud a écouté les brillantes exaltations du jeune Mebrouk, il a reçu ses confidences, il s'est chargé de te porter ses rêves d'amour et ses promesses, et il

s'est sacrifié, sans compter avec le danger, pour travailler à ton salut.

Si l'émir, si Khalaf reçoivent avis de la mort de Salomon, et de l'hospitalité offerte à Mebrouk par les chrétiens, ils livreront le pauvre Miloud à la férocité de leurs chaouch.... Nous savons cela, nous savons même que, d'un moment à l'autre, cet avis peut arriver, car les espions de l'émir sont nombreux là-bas...

—Il faut donc qu'il parte au plus vite...

— Il faut qu'il reste !

— Et pourquoi ?

— Parce que son sort est attaché au tien... Veux-tu écouter mon conseil ?

— Parle.

— Fuyons, nous, les premières ; Miloud nous suivra.

— Mais où fuir? demanda Meryem avec hésitation.

— Là où est ton repos, où est ta gloire, où est ton bonheur, où est la vengeance... chez les chrétiens...

— Oh! s'écria Meryem, est-ce à la fille de l'Abib-ben-Taleb que tu parles ainsi?

— C'est à la femme de Sidi-Khalaf, le descendant des pieux chérifs, c'est à la sujette de l'émir Abd-el-Kader, issu d'un

savant marabout, et lui-même marabout, pélerin de la Mecque, c'est à toi, Meryem, que je m'adresse, à toi victime des mensonges de ces grands chefs, traîtres à leur religion par le mensonge et l'iniquité.

— Parce que les premiers serviteurs de Dieu le trahissent, faut-il donc que je m'allie aux infidèles?

— Tu ne combattras pas pour eux, tu échapperas aux projets sanglants des

pervers! Notre seigneur Mohammed n'a-t-il pas fui ses ennemis?...

—Tu travailles à me corrompre, nourrice; tu abuses d'une faiblesse que j'ai laissé deviner, à ma honte...

—Je n'abuse pas de l'ascendant que Mebrouk a pris sur ton cœur; non... Dieu ordonnera ce qu'il voudra de ce jeune amour, ajouta la négresse avec une habile indifférence; mais je ne veux pas que *la fille de mon lait* soit ingrate et cruelle...

Ecoute, Meryem : Miloud a placé pour toi sa tête sous le couteau des chaouch... laisseras-tu tomber cette tête?... Réponds.

— Je fuirai !

— Bien ! mon enfant, bien ! s'écria la nourrice avec une explosion de joie ; je sais ce que vaut ta parole et ce que vaut l'une de tes décisions librement arrêtées... Enfin, je respire ! oui, je respire, car, s'il faut te l'avouer, ce n'était pas la vie de Miloud qui m'inquiétait ; peu

m'importe que nous périssions, nous autres vieilles gens à peau noire!.. Mais toi, Dieu puissant! toi, ah! regarde si mes yeux ne sont pas remplis de larmes!... Te voilà sauvée!...

Yaya baisa les mains de Meryem, et son visage, couturé par les rides et le tatouage, s'éclaira de rayons magiques.

— Pauvre nourrice, murmura Meryem, tu te hâtes bien de te réjouir... Ne sommes-nous pas environnées de dangers qu'il faudra braver et surmonter pour sortir de ce camp maudit?

— Nous braverons tout, nous triompherons des plus grands et des plus petits obstacles... j'en réponds.

— Je te laisserai donc faire... Quand tu me diras :

« Lève-toi et partons. »

Je me lèverai... nous partirons !

— Bien ! mais pour réussir, nous de-

vrons agir avec prudence. Peut-être va-t-il falloir gagner du temps.

Miloud nous instruira ; et, pour le seconder, il faudra que tu te montres un peu moins dure envers Ben-Chérif, lorsqu'il viendra te tourmenter par ses supplications hypocrites.

— Jamais! jamais! ce serait une lâcheté. C'est bien, assez du mépris que j'ai pour cet homme. Dois-je donc me mépriser moi-même ?

— Cependant, la ruse est permise.

— Mais, lorsqu'elle déshonore ! Si Khalaf se présente à moi suppliant comme à sa dernière visite, il me trouvera de pierre ainsi que je l'en ai prévenu ; s'il se présente armé de violence et de colère, pour me briser, il me trouvera de fer...

Oh ! j'en jure par les sources célestes ! mon orgueil ne m'abaissera jamais devant ce maudit...

— Tais-toi, chuchota précipitamment la nourrice... le démon est de retour ; j'ai reconnu son pas.

CHAPITRE TROISIÈME.

III.

Les Contingens. (*Suite.*)

Yaya se mit aussitôt à fredonner, mais à voix haute, une chanson de Cora.

Puis, pour se donner un innocent maintien, elle ramassa des tiges de paille de diverses couleurs, dont elle fit des nattes, cachant sous le masque épais de son impassible visage, les violentes émotions dont son cœur était agité.

Khalaf-ben-Chérif se présenta, la fièvre dans le cœur, mais le sourire aux lèvres.

Il venait de quitter Miloud que l'émir avait fait appeler, et Miloud, en regagnant son gourbi, avait entendu la chanson de Yaya.

Cette chanson disait :

« Quand l'orage n'obscurcira plus le ciel

» Les oiseaux secoueront leurs ailes mouillées

» Et s'envoleront vers l'occident. »

Miloud, à cette nouvelle pour lui si précieuse, s'était frotté les mains en riant de ce gros rire qui écartelait ses mâchoires, et il avait tout bas supplié le ciel de sécher ses noirs nuages.

— J'ai une bonne nouvelle à t'annon-

cer, Meryem, dit Khalaf en s'asseyant sur un coussin, assez loin de sa femme.

Mon fidèle serviteur Miloud est revenu du camp des chrétiens, et il nous a donné de bons renseignements sur les projets de ces maudits.

L'émir l'a longuement interrogé. Nous savons aujourd'hui sur quelle route nous devrons attaquer.

— Je fais des vœux pour les enfants du

prophète, répondit Meryem sans détourner ses regards du travail de sa nourrice.

— Nous avons appris également, continua Khalaf, que Mebrouk le voleur et ma jument Messaouda étaient au camp des chrétiens.

— Mebrouk n'est pas un voleur, et Messaouda lui appartient, dit Meryem avec calme malgré le tressaillement d'effroi de la nourrice.

— Toujours de la colère, toujours de la haine! murmura Ben-Chérif après un violent effort pour se dominer; des outrages, toujours!

— Ni colère, ni haine, la vérité toujours, répondit Meryem avec un calme glaçial.

— Quel sentiment as-tu donc pour moi?

— Aucun... Je suis de pierre... ne le sais-tu pas?

— Femme maudite! s'écria Khalaf exaspéré... prends garde!... il y aura du sang entre nous!

Meryem se pencha nonchalamment, ramassa son petit poignard qui traînait sur le tapis, et le jeta à Ben-Chérif dont les mains et les lèvres tremblaient de fureur.

— Il ne peut y avoir que du sang entre nous Sidi-Khalaf, dit-elle. Tu es sans armes, prends celle-ci et dépêche-toi.

— Non, je ne te frapperai pas avec ce poignard; ce serait, je le sais, te satisfaire. Tu mourras, mais d'une mort odieuse, ou bien tu changeras à mon égard...

Le jour est proche, rappelle-toi ma prédiction, où tu m'imploreras à deux genoux; et si, par impossible, je me trompais dans mon calcul... eh bien! je ferais alors un exemple, et ton sang, versé goutte à goutte, me vengerait de ton orgueil... J'ai le coup-d'œil du faucon et les serres de l'aigle; mes ennemis ne m'échappent jamais. Déjà Me

brouk, voleur ou non, m'a payé sa dette... Il est mort, sais-tu cela ?

— Je l'ai entendu dire à Miloud. Que me fait cette histoire?

— Cette histoire sera la tienne. Nous allons livrer bataille aux chrétiens, notre victoire n'est pas douteuse, et elle nous donnera assez de repos pour me permettre d'entreprendre, avec toi, un assez long voyage.

Je te conduirai sur les bords de l'Oued-

Noun ; tu assisteras aux évocations mystérieuses de mes frères ; et si les sortilèges n'influent pas, selon mes désirs, sur ton esprit ; si de femme insoumise tu ne deviens pas femme suppliante, c'est que ta dernière heure aura sonné dans l'éternité.

— J'irai donc voir les sorciers impies de l'Oued-Noun, répondit Meryem en souriant ; les voyages me font grand plaisir, et celui-là surtout stimule d'avance ma curiosité.

— Soit ! Tu connais mes intentions,

prépare tes forces et jusque-là vis en paix... Ma présence ne t'inportunera pas.

Khalaf se retira.

De sa part, ce n'était pas menace vaine

Réellement affilié aux sorciers de l'Oued-Noun, qui avaient su flatter son ambition en lui prédisant un brillant avenir, il croyait aux miracles de ces profanes, assez heureux ou assez adroits

pour lui avoir annoncé quelquefois des événements que le hasard avait fait naître.

Il était donc bien résolu à user de sortiléges pour triompher des résistances de Meryem, et résolu à la faire mourir si ces épreuves étaient infructueuses.

La campagne ouverte contre les chrétiens retardait seule l'exécution de cet abominable projet.

Mais cette campagne devait être courte et glorieuse...

Encore quelques jours d'attente, et Khalaf triompherait, soit au nom de sa vanité, soit au nom de sa haine !

CHAPITRE QUATRIEME

IV

Les Contingents. (*Suite.*)

Nous avons dit que les Français avaient été retenus au camp du Figuier pendant quelques jours par les pluies d'automne.

Ces mêmes pluies contrariaient beaucoup l'émir, car les Arabes ne peuvent pas entretenir une armée permanente.

Lorsqu'ils sont menacés sur un point de leur vaste territoire, ils font appel aux tribus amies, et des contingens leur arrivent de toutes parts.

Ces contingens portent leurs propres vivres, et quoique l'Arabe soit aussi sobre par nécessité, que glouton à l'occasion.

Quoiqu'il vive d'un peu d'orge moulue

entre deux pierres, trempée d'eau et séchée au feu en forme de galette, encore lui faut-il une provision quelconque, et, au bout de huit jours au plus tard, cette provision, que chaque cavalier porte sur son cheval, est épuisée.

Les Arabes ne chargent pas volontiers leurs chevaux.

Ils dédaignent nos lourds bagages ; ont des chevaux, disent-ils, pour combattre et courir, et non pour en faire des bêtes de somme.

Ils sont ou cavaliers ou fantassins.

S'ils sont cavaliers, c'est qu'ils ont mis toute leur fortune dans l'achat d'une femme, d'un cheval et d'un fusil.

Dès lors ils n'ont plus les moyens de se faire suivre par un mulet portant leurs provisions.

S'ils sont fantassins, c'est que, trop pauvres pour posséder les trois éléments de luxe dont nous venons de parler, ils

n'ont pu acquérir qu'une femme et un fusil.

Dans ce cas, leurs provisions voyagent sur leurs épaules qu'ils se gardent bien de surcharger (1)

Les chefs et quelques riches font porter leurs bagages par des mules, et se font suivre de leurs femmes hissées dans des

---

(1) Nous ne faisons pas mention, ici, des Kab qui sont tous fantassins.

palanquins, sur des dromadaires ; mais, c'est là le très petit nombre (1).

Dans ces conditions, on le voit, les grands rassemblements arabes ne peuvent pas durer longtemps sans peser sur le pays où ils sont formés avec une rigu-

---

(1) Les Arabes ne se ravitaillent pas par des convois ; ils ne sont ni assez nombreux, ni assez riches, ni politiquement organisés pour cela. Les plus valides des tribus partent pour la guerre ; les vieillards, les femmes, les enfants et quelques serviteurs restent aux douars. Il y aurait donc impossibilité pour eux d'organiser un convoi quelconque.

eur que les habitans de ce pays ne sont pas de caractère à endurer.

Si le chef d'armée fait peu de cas des murmures que ne tarde pas à soulever le maintien de ses contingens dans les tribus dont il se déclare cependant le protecteur, les tribus menacées d'épuisement chassent à coups de fusil les contingens qui, de leur côté, ne demandent qu'un prétexte pour se disperser et retourner à leur charrue qui chôme, à leurs troupeaux abandonnés aux enfants, et à leurs femmes dont ils ne se séparent jamais qu'à grand regret.

L'armée se dissout alors d'elle-même comme par enchantement, avec autant de célérité qu'elle a mis de zèle et d'enthousiasme à se former,

L'émir avait fait appel, au nom de la guerre sainte.

Et des contingens accourus des contrées les plus lointaines étaient venus le renforcer.

Chef habile et prompt à prendre son

parti, il n'attendit pas que la tempête et la famine lui fissent une loi de battre en retraite.

Il convoqua les khalifas, les aghas, les kaïds et les cheicks, s'applaudit vivement en leur présence, de ce que des torrens de pluie, tout en fécondant la terre, creusaient les tombes des chrétiens assez ignorans, assez fous, assez abandonnés de Dieu pour persévérer à les mettre en campagne pendant une saison fute.

Il leur ordonna de rentrer dans leurs

douars, sans se presser, afin que si une marche imprévue des infidèles offrait l'occasion de les anéantir, il pût leur livrer bataille, et, pour cela rallier son monde.

Il assigna pour rendez-vous général, dans ce dernier cas, les gorges de Mascara, car c'était par là, selon tous les rapports des espions, que les Français devaient passer.

Il sut si bien caresser les contingens, que de bonne volonté, ils l'entourèrent

jusqu'à l'épuisement presque complet de leurs provisions.

Cette manœuvre fit gagner huit jours à l'émir ;

Au bout des huit jours il congédia tous les goums, excepté ceux des Hachem, des Garabas, des Beni-Amer et de quelques autres tribus des cercles d'Oran et de Mascara.

Dès le lendemain de ce licenciement

partiel, et en quelque sorte conditionnel, les feux allumés dans les montagnes d'Oran, et signalés au maréchal Clauzel par Mebrouk, annoncèrent à l'émir le départ de nos troupes et la direction qu'elles prenaient.

Abd-el-Kader se hâta d'expédier des courriers aux Flittas qui étaient en route, et il leur ordonna de se porter au bois sacré, le bois de Muley-Ismaël, non pour en défendre le passage, mais pour occuper les chrétiens par une simple chicane, et retarder leur marche pendant que lui, avec son infanterie, se

canons et ses goums de réserve, irait se poster dans les gorges de Mascara(1).

Les Flittas, conduits par leur agha que secondait utilement le kaïd Brahim-ben-Taïeb, étaient arrivés déjà dans la plaine

---

(1) C'est ainsi que nous appelons, pour faciliter la rapidité du récit, le défilé qui conduit, en quelques heures, des bords de l'Habrah à Mascara. Ce défilé, d'une raideur extrême, a été surnommé *Crêve-Cœur* par nos soldats. Il est certain que, pour escalader les montagnes de Mascara, par la route muletière, on a besoin de reprendre souffle de dix

de R'lizann, lorsque les courriers les atteignirent.

Prompts à l'obéissance, et fanatisés par la guerre sainte, ils rebroussèrent chemin aussitôt, prirent pour trois jours de vivres pour eux et leurs chevaux,

---

minutes en dix minutes. Ce défilé suit l'Oued-el-Hammam dans son cours supérieur, et passe au pays des Ouled-Seïd. On lui donne divers noms dans les tribus. La rivière de l'*Hammam* change de nom dans son cours inférieur, et s'appelle l'*Habrah* jusqu'aux marais de la *Mactah*, qu'elle entretient de ses eaux, ainsi que la rivière du Sig.

chez les Bordjia et les Medjer, tribus qui se trouvaient sur leur passage;

Puis s'emparèrent des hauteurs de Muley-Ismaël, où nous savons qu'ils attendirent notre rencontre.

Pendant que les Flittas recevaient le premier choc de notre armée, Abd-el-Kader allait, par un assez long détour, prendre position dans les gorges de Mascara.

Là, huit mille fantassins, excellents ti-

reurs, embusqués dans des nids d'aigles et sur le prolongement d'une route muletière dégradée par les pluies, nous attendaient de pied ferme.

Une cavalerie brillante se tenait sur tous les plateaux où elle pouvait agir, et quelques mauvais canons, plus périlleux pour leurs servants que pour nous, étaient braqués dans des positions assez bien choisies (1).

---

(1) Ces canons nous tuèrent et blessèrent cependant quelques hommes; ils lançaient des boulets de pierre.

Confiants dans une victoire qu'il semblait impossible de leur arracher, l'émir et Khalaf-ben-Chérif s'étaient débarrassés du bagage qui aurait pu gêner leurs mouvements.

Les femmes, les mulets, les serviteurs, tout le personnel et le matériel des smalah avaient été dirigés, avec une avance de douze heures, sur la plaine d'Eghris (1), sous la conduite d'un kaïd kabyle, et vaillant, qui devait entrer à

(1) La plaine d'*Eghris*, remarquable par son éten-

Mascara et s'y installer, ou fuir vers l'ouest, dans le cas à peu près inadmissible d'une défaite de l'armée principale et de l'apparition des chrétiens dans le pays de la ville sainte (1).

Depuis le jour de son arrivée au Thessalah jusqu'à l'heure de son départ de

---

due et sa fertilité, s'étend au sud, à l'est et à l'ouest de Mascara.

C'est dans un douar de cette plaine qu'Abd-el-Kader est né, chez les Hachem.

(1) *La ville sainte*, Mascara.

ce bivouac avec la smalah de Ben-Chérif, c'est-à-dire pendant plus d'une semaine, pour lui tout un siècle, Miloud essuya toutes les angoisses imaginables.

Il ne se donnait jamais deux heures à vivre, tant il redoutait la subite arrivée de quelque message expédié du camp des chrétiens par les émissaires de l'émir, et dévoilant les impostures de son récit.

Stimulée par la terreur, l'imagination du pauvre nègre inventait mille ruses en un jour, en une nuit, pour échapper à ses surveillants.

Mais ces ruses péchaient toutes par des difficultés qui les rendaient impraticables.

S'il ne se fût agi que de sa personne, Miloud, quoique boiteux, aurait tenté l'aventure, et, se jetant à travers la plaine à la faveur d'un gros orage, il aurait pu s'évader.

Mais il fallait enlever Meryem et Yaya, Meryem sur qui l'œil de Khalaf était toujours ouvert; à moins de miracle, l'entreprise n'était pas possible.

Aussi, après avoir usé toutes ses facultés intellectuelles, Miloud se résigna-t-il à attendre le moment du départ des goums.

« Les femmes ne se battent pas, » se dit-il, et à l'heure de la bataille il y aura toujours du désordre dans les bagages... Attendons que la poudre parle; et puisque je suis bach-amar de Sidi-Khalaf, je lui prouverai, ce jour-là, que je ne suis pas un âne (1).

---

(1) *Bach*, mot turc « *pacha*, *bacha* », passé dans l'idiome algérien. *Amar*, âne *Bach-amar*, par déri-

Quand les smalah des chefs reçurent l'ordre de se mettre en marche sous la conduite d'un kaïd désigné par l'émir, Miloud fit des bonds de joie que l'inégalité de ses jambes semblait devoir lui défendre.

Il mit un empressement, une ardeur à préparer les palanquins, à charger les chameaux, à rassembler les muletiers, qui donnèrent de son zèle une très-haute opinion au kaïd ;

---

sion, pacha de l'âne. L'âne rend de grands services aux Arabes qui abusent de ses excellentes qualités en lui faisant porter des poids énormes.

Et il supplia, malicieusement, qu'on lui laissât prendre la tête du convoi, après les gens de l'émir, parce qu'il craignait pour sa responsabilité, et ne se souciait pas de tenir l'arrière-garde, tant ces chiens de *roumi* (chrétiens) l'effrayaient malgré lui.

Le kaïd consentit à cette requête; et Meryem, placée dans un magnifique palanquin que portait une vaillante chamelle, prit les devants avec ses serviteurs.

La nourrice voyageait dans le palanquin de sa maîtresse.

Miloud, armé, comme un bandit albanais, d'un long yatagan passé dans sa ceinture, de deux pistolets battant, dans leur étui de marocain, sa mamelle gauche, d'un bâton ferré, semé à l'un de ses bouts de clous à grosse tête, se tenait à hauteur d'épaule de la chamelle, et marchait d'un pas clopant, mais énergique à défier les infatigables routiers du Djurjura, qui sont assurément les Basques de l'Algérie.

Le lendemain de l'affaire du bois de Muley-Ismaël, le convoi passa en vue de l'armée française, c'est-à-dire que les

muletiers qui marchaient sur les hauteurs pouvaient nous apercevoir à une distance cependant prodigieuse (1), tandis que, masqués par des plis de terrain, ils échappaient à nos regards, ou, pour parler correctement, à nos lunettes.

Profitant d'une halte, Miloud fit savoir

---

(1) Les Arabes et les Kabyles sont doués d'une vue très perçante qui, souvent a fait affront à nos lunettes d'approche. Rien ne leur échappe, et ils détaillent tous les objets avec une sûreté infaillible à des distances extrêmes.

à Meryem qu'elle devait se plaindre d'avoir froid.

Sans demander d'explication, Meryem demanda du feu, et Miloud s'empressa d'allumer lui-même un gros feu, dans lequel il jeta des branches de figuier vert; la fumée de ce feu fut épaisse et lourde.

— Plaignez-vous du mauvais feu que je vous ai fait, dit-il à Meryem, et ordonnez-moi d'en allumer un plus vif et plus clair.

L'ordre fut donné aussitôt, et on le trouva juste, car la fumée du figuier aveuglait les convoyeurs, qui riaient de la maladresse et de la simplicité du bachamar Miloud-ben-Slougui.

Les serviteurs de Meryem se hâtèrent de lui obéir; une fumée grise et légère ne tarda pas à monter dans les airs.

—Pourquoi ce manége? demanda la nourrice à Miloud, qui riait dans sa barbe.

—Je cause avec Mebrouk, répondit le boiteux, assez haut pour être entendu de Meryem, que le nom de son futur vengeur fit tressaillir.

CHAPITRE CINQUIÈME.

V

Le Bach-Amar.

Le beau temps avait favorisé le départ de notre armée expéditionnaire.

Mais les prédictions de Mebrouk ne se

réalisèrent que trop rapidement; et ceux qui ont fait cette pénible campagne se souviennent certainement de ces longues marches semées de traînards épuisés par la faim, la dyssenterie et la fièvre, qui tombaient, la plupart pour ne plus se relever, dans des boues épaisses et profondes que le maréchal Clauzel a comparées, dans un ordre du jour, à celles de la Pologne.

Mebrouk avait dit vrai : les dromadaires qui portaient nos vivres ne pouvaient pas résister aux torrents de pluie qui nous inondèrent dès notre quatrième étape.

Leurs larges pieds, destinés par le Créateur à fouler les sables du désert, s'embourbèrent et glissèrent sur un sol affreusement détrempé.

Ces pauvres bêtes culbutèrent avec leurs charges, et il fut impossible de les relever.

Nos provisions de bouche furent ainsi dispersées et pillées par des soldats sortis des rangs à la débandade (1).

---

(1) La guerre d'Afrique n'avait pas encore formé

Nous manquions de bois pour faire cuire les pauvres aliments que chacun portait avec soi.

Et nos compagnons d'armes, à cette

---

ces excellens soldats qui, depuis, ont fait la gloire de nos armes.

A l'exception des chasseurs d'Afrique, du 66e de ligne, d'un bataillon de zouaves, d'une belle batterie du 5e d'artillerie et d'un bataillon de chasseurs à pied, toutes les troupes expéditionnaires arrivaient de France tout récemment et faisaient leurs premières armes dans cette campagne, où de grands noms militaires ont pris naissance : le 47e

époque, n'ont pas oublié ces tristes nuits qu'ils ont passées à *Aïn-Kebira*, c'est-à-dire au bivouac de la *Grande-Fontaine*, désignation dérisoire d'un lieu où il n'y avait pas d'eau potable (1).

---

de ligne était commandé par l'illustre Combes, tué à Constantine, et le maréchal Canrobert était lieutenant dans ce même régiment ; le général Changarnier était capitaine au 2e léger, le général Lamoricière était chef de bataillon aux zouaves, dont la réputation prenait essor.

Ces mêmes troupes, si jeunes, alors, ont rempli de généraux distingués les cadres de notre armée actuelle.

(1) Nos soldats, pour avoir de l'eau, à *Aïn-Kebira*

Les chevaux du train et ceux de l'artillerie refusèrent de tirer, quoique les attelages eussent été doublés et triplés, et tout le matériel dut être parqué dans une redoute construite à la hâte sur la rive droite de l'Habrah, et confiée à la garde de la majeure partie de l'infanterie du corps expéditionnaire.

Un chef moins habitué que le maréchal Clauzel à disputer sa gloire aux ri-

---

saignaient la terre détrempée, avec leurs baïonnettes, et puisaient ainsi l'eau bourbeuse qui remplissait le trou qu'ils avaient pratiqué.

gueurs de la fortune, eût peut-être renoncé à poursuivre les opérations de cette campagne si gravement compromise.

Mais le général en chef se rendait compte, mieux que personne, du déplorable effet que produirait une retraite dans ces conditions.

Notre premier mouvement rétrograde nous aurait exposés à la furieuse ivresse d'une cavalerie nombreuse, habile à la poursuite, brave et infatigable.

Le moral du soldat, déjà si malade, eût succombé quand ses forces, presque taries à leur source, lui permettaient à peine l'usage de ses armes.

Il n'y avait qu'un parti à prendre, un seul, celui de marcher en avant.

Pour se porter en avant, le maréchal avait deux routes à suivre ; l'une, beaucoup plus longue que l'autre, était ouverte.

La seconde conduisait rapidement à

Mascara; mais, pour la parcourir, il fallait passer sur une armée embusquée dans des positions formidables, et faire gravir des pentes terribles à des jarrets qui déjà fléchissaient en plaine.

Le choix que le général en chef avait à faire entre ces deux directions, lui fournit une nouvelle occasion de déployer les talents stratégiques dont il avait donné tant de preuves dans nos grandes guerres, et qui l'avaient désigné dès les dernières années de l'Empire à l'estime et à la faveur clairvoyante de Napoléon.

Il arriva avec toute son armée sur les bords de l'Habrah, en face du défilé de l'*Oued-el-Hammam* si bien gardé par l'émir, et se dirigea perpendiculairement sur ce défilé.

Abd-el-Kader ne mit pas en doute un seul instant l'imminence de l'attaque dont il était menacé.

Et ce fut avec joie qu'il nous vit marcher à lui.

« Dieu les frappe de vertige, s'écria-

» t-il, Dieu nous les livre ; leurs têtes sont
» à nous, et le massacre de la Mactah va
» recommencer...

» Dieu est grand ! il combat avec les
» siens ! »

Khalaf-Ben-Chérif partageait l'espoir et la confiance de l'émir.

Il brûlait de l'impatience d'en venir aux mains, et comme sa bravoure était brillante, comme surtout il tenait à es

signaler dans une armée qui attendait beaucoup de sa réputation, il abandonna les goums, c'est-à-dire la cavalerie postée sur les plateaux, et vint sur les dernières pentes de la montagne, caracoler à portée de nos tirailleurs.

Notre brigade d'avant-garde, composée des chasseurs d'Afrique, des spahis, des goums des Douairs et Smélas et de deux régiments d'infanterie légère (1),

(1) Le 2e et le 17e légers et les zouaves qui ne comptaient alors qu'un seul bataillon organisé dans la province d'Alger.

reçut l'ordre de continuer sa marche offensive, et certes il n'entra dans l'esprit de personne que cet ordre ne fût pas sérieux.

Pendant ce temps, tout le gros de notre infanterie, nos lourds canons et les *impedimenta* se massaient sur l'Habrah, face au défilé qu'ils paraissaient s'apprêter à franchir à la suite de l'avant-garde.

Déjà la fusillade pétille du côté des Arabes qu'une joie mal contenue excite à faire feu de trop loin.

Leurs canons nous envoient quelques boulets, et nous marchons toujours sans daigner répondre à ces provocations.

Tout à coup un aide-de-camp qui s'est approché du maréchal et a reçu de lui un ordre écrit au crayon, part à toute bride se dirigeant vers la tête de colonne.

— Seigneur, dit Mebrouk au général en chef, la poudre parle, laissez moi passer en avant.

— Reste là, répond le maréchal de ce ton bref du commandement qui ne souffre aucune réplique, mais exige une muette obéissance.

Mebrouk frissonne d'impatience.

Mais son respect pour le chef qu'il admire et qu'il aime, lui impose une résignation douloureuse, car chaque coup de fusil retentit dans son cœur.

Et cependant, guidé par l'instinct de

la guerre, ce brave enfant dont la mort de Brahim-ben-Taïeb a fait un soldat, ne cesse de murmurer :

— Le *Kébir* (le grand, le chef) court à sa perte ; jamais il ne franchira le défilé ; il y laissera tout son monde ;... moi, l'un des premiers, j'y périrai !...

Mais, avant, je tuerai Khalaf! Oh! oui, je le tuerai !

L'aide de camp du maréchal arrive

près du général qui commande l'avant-garde et lui remet l'ordre dont il est porteur.

Dans ce moment, nos tirailleurs commençaient à s'engager.

Le général part au galop, se porte en tête de colonne, fait exécuter, sous le feu de l'ennemi, un changement de direction à gauche, et prolonge son mouvement parallèlement au pied de la montagne, en se couvrant par un rideau de flanqueurs qui amuse les embuscades arabes

en tiraillant avec elles, mais sans s'arrêter; bien au contraire, en pressant le pas.

Au même instant, l'infanterie, massée sur l'Habrah, se porte en colonnes vers le défilé, mais lentement et comme en tâtonnant.

L'émir et Khalaf croient que notre avant-garde n'a pas osé aborder leurs positions, et ils s'apprêtent à bien recevoir nos réserves.

A leur grande surprise, ces réserves détachent des tirailleurs et font halte à grande portée.

Les tirailleurs s'engagent, mais les colonnes sont immobiles.

— C'est à présent que je te permets de passer en avant dit en souriant le maréchal à Mebrouk, va rejoindre les spahis... Tu m'attendras dans leurs rangs.

Mebrouk partit comme une flèche.

Messaouda, trop élégante et trop fière pour poser volontiers ses pieds dans la boue, s'efforçait de la franchir aux plus mauvais endroits.

Elle passait, avec des bonds prodigieux, par-dessus les flaques d'eau sans y toucher... Bientôt elle disparut.

L'armée entière battit des mains à cette savante manœuvre du maréchal, manœuvre qui, opérée avec tout le calme et la précision des évolutions d'exercice, venait de plonger l'ennemi dans d'irréparables erreurs.

In effet, notre cavalerie et notre infanerie légère, c'est-à-dire toute notre avant-garde, étaient déjà fort loin sur la roue par laquelle en douze heures elles devaient arriver à Mascara, prise au dépourvu, que l'émir, occupé par nos réserves, n'avait pas encore pénétré notre intention.

CHAPITRE SIXIÈME.

VI.

Le Bach-Amar. (*Suite.*)

La position de l'ennemi était des plus critiques:

Devait-il abandonner le défilé et le re-

monter pour nous prévenir et nous attendre devant Mascara ?

C'était s'exposer à être pris entre deux feux, entre deux armées, car, le défilé évacué ou mal défendu, nos réserves le franchissaient.

Devait-il garder le passage ?

Alors notre brigade légère entrait dans Mascara sans coup férir.

L'émir prit, à son tour, le parti le plus sage :

Il laissa son infanterie dans le défilé, et se porta avec ses goums sur Mascara.

Mais, je l'ai dit, notre mouvement avait été exécuté avec un ordre si admirable; les réserves et l'avant-garde s'étaient si rapidement remplacées devant le défilé, q'uAbd-el-Kader et ses meilleurs officiers n'avaient pas eu le temps de reconnaître le piége, et que notre ca-

valerie, forçant sa marche, prenant le trot partout où elle le pouvait, menaçait sérieusement la ville sainte avant que les goums, embarrassés dans une route muletière, marchant par un et démoralisés par notre tactique, fussent en mesure de l'arrêter.

Les chasseurs d'Afrique, les spahis, les Douairs et les Smélas, arrivèrent, précédant de beaucoup nos régimens légers, en vue de Mascara, et quoique leurs chevaux fussent épuisés, ils dispersèrent, aisément les cavaliers les mieux montés des goums, qui avaient pris les devants pour venir à leur rencontre.

La ville sainte, précipitamment évacuée par ses habitants, fut prise sans coup férir.

Mais les spahis, les Douairs et les Smélas ne se contentèrent pas de ce succès facile:

Il faut du butin aux Arabes, pour qu'il puissent se féliciter d'une victoire.

Sans pitié pour leurs montures exténuées de fatigue, ils se lancèrent donc

à la poursuite de la population émigrante, espérant ramasser les richesses des fuyards, leurs troupeaux et leurs têtes.

Mebrouk précédait cette terrible avalanche, et Messaouda répondait à son ardeur, dût cette course effrénée être le dernier gage de son dévoûment à son maître et de la noblesse de sa naissance.

Le maréchal, qui avait fait reute avec les chasseurs d'Afrique et donné carte blanche à Mebrouk, attendit dans Mas-

cara l'arrivée de son infanterie légère.

L'émir, Khalaf-ben-Chérif et leurs goums, reconnaissant l'impossibilité de reprendre la ville sainte, et n'osant pas affronter le sabre de nos chasseurs, tournèrent bride pour rallier, ou plutôt licencier leur infanterie compromise près de l'Habrah.

Toute cette cavalerie tourbillonna comme un vol d'étourneaux, et disparut, par enchantement pour ainsi dire, car en quelques minutes la plaine d'Eg-

hris, semée de taches noires et blanches qu'un même courant paraissait entraîner avec furie, ne montra plus à nos regards étonnés ni un burnous ni un fusil.

On aurait pu se croire au désert (1).

Tout en galopant, Mebrouk aperçut

---

(1) C'est la tactique habituelle des Arabes lorsqu'ils veulent éviter une action; ils se dispersent avec la rapidité de l'éclair, et, si loin qu'on aille à leur poursuite, on ne rencontre rien, on ne voit rien, on n'entend rien. — C'est le désert.

une fumée épaisse dans la direction de l'ouest. Il courait vers le sud et changea de direction en jetant un grand cri qui attira, de son côté, une vingtaine de spahis auxquels Messaouda servit de guide.

Ici nous abandonnerons le frère de Salem pour rejoindre le boiteux Miloud, bach-amar de Ben-Chérif, charge qui l'obligeait à répondre de Meryem sur sa tête.

CHAPITRE SEPTIEME.

VII.

Le Bach-Amar. (*Suite.*)

Le kaïd des smalah, obéissant à ses instructions, avait marché sur Mascara en se pressant autant que possible. Il

avait calculé son temps, mais sans compter sur les ruses de Miloud et le génie de deux femmes, Meryem et Yaya, conspirant contre lui.

Pendant la première journée, Miloud déploya, nous le savons, une grande activité.

Il se plaignait de la longueur des haltes, il gourmandait la nonchalance des chameliers et muletiers, il visitait souvent les pieds de la chamelle qui portait le palanquin de Meryem...

La mouche du coche ne se donna jamais autant de mouvement que ce malin boiteux pour faire croire à son importance, à son utilité.

Il poussa le zèle jusqu'à vouloir qu'on voyageât la nuit.

Mais nous devons ajouter que, sur son avis secret, Meryem et les femmes de l'émir, gagnées par Meryem, insistèrent pour ne pas s'exposer, par la pluie, le tonnerre et les mauvais chemins, à des accidents faciles à prévoir.

Dès le second jour, Miloud apprit avec une consternation dont le kaïd fut dupe, que Lella-Meryem était indisposée.

Il fallut s'arrêter fréquemment, allumer du feu pour réchauffer l'intéressante et auguste malade...

On ne marcha plus qu'avec une lenteur dont le kaïd s'inquiéta peu, du reste, car il tenait pour assurée la défaite des chrétiens, et la ville sainte pour imprenable.

Au quatrième jour, les smalah atteignaient la plaine d'Eghris, apercevaient les marabouts blanchis de Mascara, et s'arrêtaient dans les vastes plants de figuiers qui faisaient, alors, une vaste ceinture à la capitale de l'émir.

Pendant cette halte, Miloud reconnut, avec une terreur si bien jouée que le kaïd eut la bonhomie de s'en affliger, que la chamelle de Lella-Meryem menaçait de boiter.

Une épine s'était logée dans l'un de ses pieds.

Mais il n'y avait plus que peu de chemin à faire, et la chamelle ne fut pas changée.

Dans ce moment, le kaïd vit sortir de Mascara une longue file de femmes, d'enfants, d'esclaves et de bêtes de somme.

Il en prit inquiétude et envoya l'un de ses cavaliers s'enquérir sur les lieux.

Le cavalier revint à toute bride, l'œil

égaré, le visage défait, et balbutia ces mots, entrecoupés par la frayeur :

— Sidi, partons ! partons !... les chrétiens arrivent, ils ont passé par le pays de Kalaa.

— Impossible ! s'écria le kaïd... tu as perdu la raison en chemin.

— Impossible ! répéta Miloub ; le puissant émir ne nous protége-t-il pas ? nous

serions instruits de ce danger s'il était réel...

Cependant fuyons... trop de prudence ne nuit pas.

Le kaïd se rendit à cet avis et ordonna le départ que Miloud prépara le plus lentement qu'il put.

L'émigration des habitants grossissait à vue d'œil.

Il n'y avait plus moyen de douter.

Le kaïd, pris de vertige à la pensée de la responsabilité qui pesait sur lui, gardien des femmes de l'émir, ne s'occupa guère de ces femmes, et n'écouta pas, d'une oreille patiente, les doléances de Miloud, ses observations, ses gémissements, ses prières pour faire remplacer la chamelle de Lella-Meryem.

Aussi cette chamelle, devenue sérieusement boiteuse, et très boiteuse, passa-

t-elle de la tête à la queue du convoi, qui détala dans un grand désordre.

Miloud fit marcher la chamelle pendant quelque temps, à l'aide des serviteurs de Ben-Chérif qui la poussaient, la soutenaient et la traînaient avec une corde;

Mais le rusé boiteux eut l'art de témoigner tant de frayeur à l'approche des Français, et de peindre la férocité des chrétiens avec de si sombres couleurs qu'il épouvanta les esclaves, ses aides, et les mit en déroute.

Demeuré seul avec Meryem et la nourrice, il arrêta la chamelle, la trappa aux genoux, de son bâton, et l'obligea à se coucher.

— Le grand jour arrive, s'il plaît à Dieu ! s'écria-t-il en riant, comme il n'avait jamais ri, lui qui riait si bien ; nous serons bientôt à l'abri.

Puis, battant le briquet, il alluma un feu avec la paille d'un gourbi et du bois de figuier.

Dans ce moment il vit venir à lui le kaïd des smalah, qu'un remords de conscience et la crainte inspirée par le souvenir de Ben-chérif avaient fait rétrograder sur ses pas.

En l'apercevant, l'hypocrite Miloud plongea son visage dans ses mains, pleura à chaudes larmes et éclata en sanglots sonores.

— Eh bien ! cria le kaïd, que fais-tu là?

— Je suis abandonné de Dieu, je suis

mort de douleur et de honte!... la chamelle ne peut plus marcher !

Yaya vint en aide à Miloud et poussa de grands cris.

Le kaïd piqua des deux et envoya un fort chameau pris dans une smalah pour remplacer la monture de Lella-Meryem.

Miloud, Meryem et Yaya firent merveille pour gagner du temps.

Et, des trois chameliers qui étaient venus en aide à ces traînards, saisis de la panique générale, deux s'enfuirent, laissant leur camarade achever un chargement si laborieux, que jamais ils n'en avaient vu de pareil.

Les voyageurs repartirent.

Mais le chameau se balança avec cette majesté qui est familière à son espèce lorsqu'on lui ménage les coups de bâton, et il n'avança qu' à son gré, c'est-à-dire à pas comptés.

Après une petite lieue faite à cette modeste allure qui avait mis plus de trois lieues entre Aleryem et la queue des smalah, Miloud vit s'élever un nuage de poussière du côté de Mascara, et il en conclut que la cavalerie française, lancée à sa poursuite, devait passer, en ce moment, sur un terrain sablonneux qu'il avait, lui-même, franchi une heure auparavant.

— Décidément les voilà ! s'écria-t-il... Nous sommes perdus ! nous sommes perdus !

Le chamelier tourna la tête en arrière,

vit le nuage poudreux et poussa trois violents soupirs.

— Marche donc, vil paresseux, dit Miloud s'adressant au chameau et le frappant d'un coup terrible de son bâton ferré.

Le coup porta sur l'un des jarrets de la bête qui jeta un beuglement plaintif et larmoyant, leva sa jambe blessée et ne marcha plus que sur trois pieds.

— J'ai frappé trop fort, je perds la

tête, s'écria Miloud faisant le geste de s'arracher la barbe de colère et de désespoir.

Le chamelier ne répondit à ce cri qu'en fuyant à toutes jambes.

— Maintenant, dit Miloud, puisque Dieu vient à nous, cessons d'aller au diable... Attendons!

Il arrêta le chameau, qui se coucha très-volontiers.

Il s'assit sur une pierre et se glorifia tout bas de son génie.

La portière du palanquin s'entrouvit.

Le beau visage de Meryem apparut, tourné vers le nuage qui s'approchait rapidement.

— Si c'était le goum de Khalaf! glissa la nourrice à l'oreille de Meryem, et souriant à cette question comme à une espiéglerie.

— C'est Mebrouk ! répondit Meryem.

Et elle porta une main sur son cœur pour indiquer la source de son pressentiment.

CHAPITRE HUITIEME.

VIII.

Le Cheik.

Mebrouk, guidé par le signal de Miloud avait, on s'en souvient, changé la direction de sa course, en apercevant la fumée

du foyer que le prudent bach-amar avait allumé dans la plaine d'Eghris, pour que ses traces fussent plus sûrement suivies.

C'était donc Mebrouk et un peloton de spahis qui soulevaient ce nuage de poussière que contemplaient Meryem et sa nourrice.

La *Fille du vent* galopait en tête.

Elle *buvait l'air* à pleins naseaux,

selon l'énergique expression des cavaliers du Sud.

Quant à Mebrouk, soulevé sur sa selle qu'étreignaient ses genoux, son fusil légèrement placé au-dessus de sa tête, la crosse en avant, dans la main droite, le regard rayonnant à l'horizon, il était beau d'élégance, de courage et de vague inquiétude.

Le frère de Salem ne tarda pas à voir dans la plaine une tache noire qui lui parut ne pas fuir à son approche.

Il courut droit sur ce point noir, et son cœur battit violemment.

Messaouda le mit bientôt à même de reconnaître l'objet qui avait fixé son attention.

Il vit distinctement un dromadaire chargé d'un palanquin.

Il vit un chamelier assis près de la bête agenouillée...

Un cri aigu, cri de joyeuse ivresse, explosion de ces sensations puissantes que l'amour nous fait éprouver à vingt ans, s'échappa de sa bouche, et un autre cri lui répondit comme un écho.

Mebrouk reconnu la voix de Miloud.

Il se pencha sur l'encolure de Messaouda, et pendant qu'avec extase il baisait ses crins soyeux, la *Fille du vent* sembla trouver de nouvelles forces dans son dévoûment pour son maître, car elle commença cette série de bonds in-

trépides qu'elle ne faisait, d'habitude, qu'au départ.

En quelques minutes, Mebrouk arriva près de Meryem, qui se montra à découvert, l'œil chaste, mais les joues animées et le front brillant de toute la grâce de sa beauté splendide.

Le bon Miloud se frottait les mains, riait, dansait, chantait et s'interrompait pour s'écrier, sur un ton vraiment comique :

— *Ana maboul! ana maboul!* (Je suis fou! je suis fou!)

Mebrouk s'approcha du palanquin de Meryem.

Il voulut parler, il ne le put pas...

Meryem voulut venir en aide à cette émotion qui la charmait.

A son tour elle essaya de parler, mais son cœur ne le permit pas...

Elle avança, hors du palanquin, une de ses mains charmantes.

Mebrouk porta cette main d'abord à son cœur, puis à son front, puis à ses lèvres.

La nourrice Yaya rompit brusquement cette tendre scène, en fermant les rideaux du palanquin.

— Elle a raison ! s'écria Miloud, voilà

des spahis, et nul que Monseigneur ne doit voir Lella-Meryem.

En effet, les spahis, devancés par Messaouda, arrivaient à toute bride, s'apprêtant à fondre sur une proie qui, par droit de conquête, leur appartenait.

Mebrouk mit pied à terre, et se tint à côté du palanquin.

— C'est ma fiancée, dit-il aux spahis, j'en jure par le péché de ma mère ! et, au

nom de l'hospitalité, je la recommande à votre honneur.

Les spahis n'eurent rien à objecter.

Ils savaient que Mebrouk jouissait de la faveur du maréchal, et il se seraient bien gardés de lui faire injure, malgré leur grand désir de butiner.

Ils questionnèrent Miloud, qui leur donna des renseignements complets sur

la direction que les smalah avaient prises, et sur l'impossibilité où ils étaient de pouvoir les atteindre.

— Il est probable, leur dit Miloud, que bon nombre de cavaliers des goums auront rejoint les smalah; il est même possible que, d'ici à Mascara, nous rencontrions des partis attardés dans la montagne et cheminant vers l'ouest.

Il serait donc prudent de regagner la ville sainte, pour ne pas nous exposer

à un combat inégal et surtout inopportun.

Cet avis fût goûté.

Le dromadaire de Meryem, à qui Miloud avait, réellement, brisé une jambe, ne put pas se relever.

Les spahis tournèrent le dos à la fiancée de Mebrouk, qui s'enveloppa des pieds à la tête d'un épais haïck, abandonna son palanquin, s'appuya sur

sur l'épaule du nègre Miloud, et monta légèrement sur Messaouda.

Un spahis pris la nourrice en croupe, et Mebrouk marcha, à pied, à droite de la *Fille du vent* qui avait à sa gauche, roulant sur ses jambes inégales mais rajeuni de vingt ans, le bon Miloud, plus triomphant, plus glorieux, à coup sûr, que le général en chef de l'armée française, tout vainqueur qu'il pouvait être.

Après avoir fait une centaine de pas,

Mebrouk, frappé d'une idée subite, se tourna vers les spahis qui escortaient Meryem, et leur dit :

— O mes amis, qui de vous sait écrire ?.. A celui-là je ferai don de deux douros, car il m'aura rendu un grand service.

Un kouronglis se présenta et répondit :

— Je sais écrire, que veux-tu de moi ?

mes instruments sont dans la *djebirah* (1).

— Arrête-toi et mets pied à terre...

Marchez toujours, vous autres, nous vous rejoindrons.

Es-tu prêt à écrire?

---

(1) Espèce de sabretache que les cavaliers portent en guerre comme en voyage, et dans laquelle ils mettent leur argent et leurs papiers.

— Oui.

— Ecris donc :

« *Gloire à Dieu unique..*

« Ce palanquin appartient à Khalaf-
» ben-Chérif. Dieu le maudisse !

« Lella-Meryem, femme de Khalaf,
» voyageait dans ce palanquin ; la honte
» et la douleur d'appartenir à l'homme

» le plus méchant et le plus vil de la
» terre, l'accompagnaient dans son
» voyage.

» Mebrouk, frère de Salem-ould-Koui-
» der, est survenu, grâce à la vitesse de
» Messaouda, la *Fille du vent*!

» Mebrouk aime Lella-Meryem, et il
» l'épousera après avoir tué Khalaf; il a
» conduit Lella-Meryem à Mascara, d'où
» il la conduira à Oran; il défie l'émir
» Abd-el-Kader et Khalaf-ben-Chérif, de
» lui arracher son trésor. »

— Mets la date, et mets l'adresse de Ben-Chérif, reprit Mebrouk, après une pause. Maintenant, suis-moi.

Le frère de Salem retourna au palanquin, l'ouvrit, prit une épine, fixa le billet au siége de Meryem et referma les rideaux.

— Maintenant, prends-moi en croupe... dit-il au spahis, voici tes deux douros... Merci... rattrapons nos gens.

L'histoire de l'enlèvement de Lella-Me-

ryem courut dans tout l'état major du quartier général, et Mebrouk fut un héros de roman au grand complet.

Le maréchal ordonna qu'on mît à sa disposition une maison de la ville où il installa sa fiancée, Yaya et Miloud.

Quant à lui, il ne quitta pas son poste près de son bienveillant protecteur, et sa joie ne diminua pas son zèle à bien servir.

CHAPITRE NEUVIÈME.

VI

Le Cheik. *(Suite.)*

Le lendemain de la prise de la ville, Mebrouk alla voir Miloud, et fit demander par la nourrice, la permission de s'en-

tretenir pendant quelques instants avec Meryem.

Il fut reçu tout aussitôt.

— Lella, dit-il avec une grande timidité, je viens vous demander pardon d'une offense...

Je suis coupable envers vous, je le sais, et cette pensée me tourmente.

— Que m'as-tu donc fait? demanda Meryem avec un visible embarras

— Hier, pour empêcher que les spahis ne me disputassent le bonheur et la gloire de vous ramener à Mascara sans insulte, j'ai osé dire que vous m'étiez fiancée... c'est un mensonge. c'est un crime .. je ne suis que votre esclave. Oh! je le sais bien, je ne l'oublierai jamais.

— J'ai su comprendre la bonne intention de ce propos, Mebrouk, et ne m'en suis pas offensée...

Ne te traite pas d'esclave, ajouta-t-elle d'une voix trop émue, ce que j'aime par-dessus tout chez un homme, c'est la sincérité jointe au courage... Tu es brave autant qu'on peut l'être .. ne serais-tu pas sincère?

— *Par le livre qui enseigne tout* (1), je jure de ne pas savoir tromper.

— Eh bien! dès-lors, tu te trompe toi-

---

(1) Le *Koran*.

même à ton insu... N'as-tu pas dans la tête une pensée ardente et fixe, dans le cœur un désir?...

— Oui, ma pensée fixe est de venger mon frère, de me payer le prix du sang, de tuer de ma main l'odieux Khalaf, et de contribuer à abattre la puissance usurpée de l'émir... Quand à mon cœur...

— Achève... ton cœur a-t-il une ambition?

— Oh! oui, une ambition, vous dites vrai; une ambition extravagante...

— Ecoute-moi, Mebrouk, interrompit Meryem : sois ce que tu es, pieux, brave et sincère...

Poursuis tes vengeances, et le prix du sang sera *pour toi*, dans ton ambition satisfaite, si extravagante qu'elle te paraisse.

— Dieu est grand! Dieu est grand,

s'écria Mebrouk, interdit, stupéfait, suffoqué par l'ivresse qui enflammait son cœur et son cerveau : Lella, Lella... dites-vous donc vrai?

— Moi, la fille de l'Abib-ben-Taleb, que dans le Sud on appelait l'honnête homme, je n'ai jamais menti, Sidi-Mebrouk ; sache-le pour ne pas l'oublier...

Adieu, que le salut soit sur toi !

— Sur vous soit le salut ! balbutia

Mebrouk en se retirant à reculons.

Arrivé dans le vestibule, il se mit à courir, rencontra Miloud, lui sauta au cou sans lui dire un mot et reprit sa course.

Le bon nègre jeta un gros éclat de rire, et, apercevant Yaya, il lui dit :

— Par bonheur c'est lui qui est fou et et non pas moi !

Les troupes légères n'occupèrent Mascara que pendant quelques jours.

Le temps, loin de s'améliorer, devenait plus menaçant.

Le maréchal ordonna l'évacuation d'une ville à demi-ruinée où nous ne trouvions aucunes ressources.

On était sans nouvelle de l'ennemi quoi que nous eussions poussé de fréquentes reconnaissances dans diverses

directions; et tout annonçait que nous serions peu inquiétés dans notre retraite.

En effet, nos premières marches furent à peine suivies par quelques centaines de cavaliers dont la fureur s'exerça sur de pauvres traînards abattus par la fièvre et la dyssenterie.

Le maréchal rallia ses réserves et se porta sur Mostaganem où il avait hâte de déposer ses malades, ses blessés, et de donner un peu de repos à ses troupes exténuées.

A l'un de nos bivouacs, dans le bas de la plaine de l'Habrah, le maréchal reçut la soumission d'un cheik des Bordjia.

Cet homme nous prévint que l'un des chefs les plus influents des goums de l'émir se tenait dans le pays pour surveiller nos mouvements et nous préparer des embuscades.

Le maréchal fit appeler Mebrouk et lui raconta ce que le cheik venait de lui apprendre.

Mebrouk regarda ce cheik avec cette pénétrante finesse dont il avait déjà donné tant de preuves au maréchal, et il lui dit :

— Ce chef dont tu parles, quel est son nom ?

— Sidi-Khalaf-ben-Chérif.

Mebrouk ne trahit aucun trouble à cette réponse qui, cependant, le fit frissonner.

— Il est dans ce pays, continua-t-il ; mais dans quelle tribu ?

— Chez les Medjer.

— Et toi, tu es de Bordjia ?

— Oui.

— Le pays des Medjer est montagneux... on peut aisément y tendre des piéges, je sais cela.

Le cheik tressaillit, mais en dérobant si bien son émotion, que le maréchal ne la remarqua pas, tandis que Mebrouk la saisit sans le donner à connaître.

— Nous pensions que vous passeriez chez les Medjer, répondit le cheik, voilà pourquoi Sidi-Khalaf s'est retiré dans cette tribu...

Il vous y attend avec des forces considérables, et moi, que la guerre lasse et ruine, moi, qui suis plutôt attaché à Mustapha-ben-Ismael qu'à Sidi-Abd-el-Ka-

der, je suis venu vous offrir l'occasion de détruire un gros parti, en vous conduisant à la rencontre de vos ennemis que nous surprendrons.

— Et quel jour, ou plutôt quelle nuit choisiras-tu pour cette expédition ?

— La nuit de demain.

— Pourquoi pas la nuit prochaine?

— Parce que Sidi-Khalaf qui court le

pays pour rassembler du monde, ne sera au Medjer que demain soir.

— La parole de cet homme est d'or, dit Mebrouk au maréchal ; il faudra rester ici tout demain et fondre pendant la nuit sur les Medjer ; vous ferez une superbe capture.

Le cheik entendant ces mots que traduisait l'interprète, laissa flotter un léger sourire sur ses lèvres.

Mebrouk feignit encore de ne pas re-

marquer ce sourire et demeura impassible.

Le maréchal ordonna qu'on eût grand soin du transfuge, et il fit dresser une tente près de la sienne.

marquer ce sourire et demeura impassible.

Le maréchal ordonna qu'on eût grand soin du transfuge, et il fit dresser une tente près de la sienne.

CHAPITRE DIXIÈME.

X.

Le Cheik. (*Suite.*)

Seigneur, dit Mebrouk au maréchal quand le cheik se fut retiré, ordonnez que ce soir, deux heurs après l'*Eucha*,

les spahis et les goums des Douairs et des Smélas montent à cheval,

Ordonnez qu'ils me prennent pour guide et me suivent là où je les conduirai. Vous aurez fait un commandement sage et prudent.

X

— Où donc veux-tu aller ?

— Je veux vous rapporter une tête précieuse, celle d'un grand ennemi des chrétiens, celle de l'homme qui a fait

massacrer tous vos traînards... Ayez confiance en Mebrouk.

— Soit les spahis et les goums marcheront!

— Vous permettez que le cheik nous accompagne, et vous me donnerez quelque autorité ?

— Sans doute.

Vers dix heures, le même soir, Mebrouk, prêt à se mettre en selle, entra dans la tente du cheik, qui dormait profondément.

— Debout! Sidi, lui cria-t-il, et à cheval à l'instant même.

— Pourquoi cela ?

— Par ordre du kebir .. On craint une attaque.

— Le kebir se trompe, il n'y a rien à craindre.

— Nous n'en devons pas moins obéir. Allons, à cheval !

Le cheik se leva.

Et, comme il dormait tout habillé (1), sa toilette ne fut pas longue.

---

(1) Les Arabes ne couchent jamais dans un lit ; ils s'étendent, les riches sur des tapis ou sur des

Il prit ses armes, sortit de sa tente, et trouva son cheval qui l'attendait, sellé, bridé.

Les spahis et les goums étaient sous les armes.

Le maréchal avait donné au commandant des spahis des instructions secrètes qui se résumaient ainsi :

---

nattes, s'enveloppent de haïcks ou de burnous, et sont toujours prêts pour une alerte.

« Vous pouvez avoir confiance dans » Mebrouk; prêtez-lui main forte et ce- » pendant n'allez pas trop loin, car il » faut encore se tenir sur ses gardes avec » l'Arabe le plus sincèrement dévoué. »

A peine parti, Mebrouk s'approcha du commandant des spahis qui parlait l'arabe et il s'entretint longuement avec lui à voix basse.

— Je pense comme toi, dit l'officier en terminant;... compte sur mon appui.

Alors, Mebrouk rejoignit le cheik, qui marchait à quelques pas en avant, et il l'aborda par ces mots :

Sidi, nous ne rentrerons pas les mains vides de cette expédition nocturne.

— Pourquoi donc ?

— Parce que nous rapporterons la tête de Khalaf-ben-Chérif.

— Et où la prendrons-nous demanda le cheik en riant.

— C'est toi qui nous le dira.

— Moi? Je sais où sera demain Ben-Chérif: mais où il est maintenant, je ne le sais pas.

— Alors, ce sera ta tête que nous rapporterons, pour rapporter quelque chose.

— Par les étoiles qui se lèvent ! est-ce un enfant du prophète qui parle ainsi ?

— Oui, c'est un enfant du prophète qui arrache le masque d'un traître... Tu as médité de nous faire tomber dans un piége...

Khalaf, l'assassin de Salem-ould-Kouider, mon frère, t'a envoyé vers nous pour noun attirer chez les Medjer, où il nous attendra, demain, avec des forces triples des nôtres...

Mais la nuit de demain est lointaine, et tu en es séparé par l'éternité. Dis-nous où est Khalaf, conduis-nous au douar où il couche cette nuit. Ce douar, c'est le tien, j'en suis sûr; alors tu auras la vie sauve.

Si tu cherches à nous tromper, si tu ne t'exécutes pas sur-le-champ, nous t'arracherons la vie par d'horribles tortures...

Laisse donc tes pistolets dans leur étui,

et songe à me répondre plutôt qu'à te défendre... Vois si je suis ton maître ?

Disant cela, Mebrouk appuya le canon d'un pistolet sur la poitrine du cheik qui s'écria :

— Ne tire pas... je parlerai.

— Parle donc.

Sidi-Khalaf est à Zemmora.

— Tu mens, interrompit Mebrouk, Zemmora est trop loin pour que nous y arrivions avant le jour, et les Flittas sont trop nombreux pour que nous les attaquions dans leurs montagnes, voilà pourquoi tu mens comme un fils de chien que tu es.

— A-t-il avoué? demanda en arabe le commandant des spahis qui prit la gauche du cheik pendant que Mebrouk se tenait à sa droite.

— Il a avoué sa trahison, mais il veut égarer nos recherches.

— Alors, faisons-lui couper la tête, et allons raser son douar ; sa femme et ses enfants parleront pour lui.

Arrête-toi, descends de cheval : Fais ta prière... tu vas mourir dit Mebrouk.

— Ah ! murmura le cheik, je n'avais que trop le pressentiment de ce qui m'arrive ! Je ne crains pas la mort et je la recevrais avec joie si elle pouvait être utile à la cause de l'émir et de la guerre sainte, mais Dieu nous inflige de durs châtiments !...

Votre résolution de razer mon douar annule le sacrifice que je voudrais faire de ma vie, car Ben-Chérif est couché sous ma tente... Hélas ! hélas ! Dieu m'a maudi dans mon hospitalité.

— Je sais où est ton douar, reprit Mebrouk, car si tu ne m'as pas reconnu, moi je me suis souvenu de ton visage ; tu es des Bordjia, tes tentes sont voisines des trois marabouts, à quatre heures de marche de Mostaganem...

— La nuit est noire, elle favorise un

coup de main... prends le galop, mais n'essaie pas de t'évader, songe que je monte la jument Messaouda dont sans doute, tu connais l'histoire.

Le cheik exprima par un soupir à demi-étouffé, que sa dernière espérance venait de s'évanouir.

Il était en effet très-bien monté, et pouvait penser à gagner de vitesse pour prévenir Khalaf.

Mais la *Fille du vent* avait une si grande

réputation, que nul cavalier n'osait entrer en lutte avec elle.

— Donne-nous tes armes, dit Mebrouk.

Le cheik obéit sans se faire répéter ce commandement.

Le goum entier et les spahis prirent le galop dans la direction des trois marabouts.

CHAPITRE ONZIÈME.

XI.

Le Prix du Sang.

Quoique bien jeune à cette époque, l'émir joignait de grandes qualités guerrières à son génie politique.

Il ne lui fallut pas beaucoup de réflexion pour juger sainement la situation que venait de lui faire la marche habile des chrétiens sur Mascara.

Défendre cette ville était chose impossible.

Quant à la reprendre, il n'y fallait point penser, quoique la jactance des aghas, cheiks et kaïds insistât fortement pour cette folle entreprise.

Abd-el-Kader arrêta l'audacieux parti

de faire tourner au profit de ses rêves ambitieux l'échec moral et matériel qu'il venait d'éprouver.

Il retourna en toute hâte vers son infanterie, qui reçut, par des courriers l'ordre d'évacuer les défilés de l'Oued-Hammam et de venir à sa rencontre.

Et lorsqu'il put réunir autour de lui tous les chefs de son armée, ainsi que les guerriers les plus renommés des tribu , il leur adressa l'un de ces discours violents et étudiés qui ont, autant que ses

armes et son intelligente administration, concouru à son élévation rapide, basée sur le prodigieux prestige dont il eut l'art d'envelopper sa personne sacrée.

Il annonça la prise de Mascara comme un châtiment céleste infligé à la tiédeur des tribus, qui, dans cet épisode de la guerre sainte, n'avait pas fait tout ce qu'elles auraient pu faire.

Il cita vingt *signes* ou versets du *Koran*, qu'il délaya dans des flots de commen-

taires empruntés aux plus accrédités docteurs (1).

Il prouva, par ce puissant étalage d'une érudition vraiment surprenante, qu'il fallait courber la tête sous le coup du destin, se recueillir dans la prière, obtenir le pardon des fautes passées, et attendre le jour, où, lui, saint marabout,

---

(1) Les marabouts en renom ainsi que les hommes de loi savent, d'un bout à l'autre et par cœur les cent quatorze chapitres du *Koran* ainsi que les textes divers des plus grands commentateurs.

allié au prophète et désigné par les lumineuses prédictions pour expulser les chrétiens de l'Algérie, donnerait le signal de reprendre les armes sous l'égide de la clémence de Dieu de Mohammed.

— Ne croyez pas, ajouta-t-il en terminant, que, pour nous avoir punis de nos péchés, Dieu ait donné aux infidèles une victoire facile.

Levez les yeux vers le ciel chargé d'orages et dites à vos femmes, à vos enfants que vous allez revoir, dites que

la plaine est couverte, d'Oran à Mascara, des cadavres de vos ennemis...

Vous n'aurez pas fait un mensonge, j'en jure par la majesté du créateur universel.

Mais ne laissez pas croire que ce sont vos balles qui ont frappé les chrétiens, vous porteriez la peine d'une imposture ; affirmez, au contraire, que Dieu s'est servi des éclats de son tonnerre, des cataractes de ses nuages pour abattre les adorateurs du bois (1).

---

(1) Les adorateurs *de la Croix*.

Il a versé sur eux les eaux des mers célestes, et de leur armée formidable à peine restera-t-il quelques guerriers transformés en fantômes (1).

Quant à vous, voici les ordres, qu'au nom du Dieu unique savant et sage, je suis chargé de vous transmettre :

Dispersez-vous ; que chacun retourne

---

(1) Cette prédiction hasardée ne se réalisa que trop ; l'armée expéditionnaire eut tant à souffrir dans cette pénible campagne, que la plupart de

a son douar; simulez un abattement complet, répandez la fausse nouvelle de ma fuite dans le désert, ne craignez pas de dire que tous, vous abandonnez ma cause; mais gardez-moi fidélité...

Je reparaîtrai parmi vous comme le soleil après les sombres journées d'automne, et les chrétiens qui croiront avoir étouffé notre haine, retrouveront cette

---

nos soldats ressemblaient à des fantômes lorsqu'ils se traînaient, littéralement épuisés, dans les rues d'Oran.

haine plus puissante quand Dieu, me relevant du jeune et de la prière, m'aura crié :

« J'ai pardonné à mes enfants, annonce-leur cette bonne nouvelle, monte à cheval et conduis mon peuple à la victoire... » J'ai dit... Adieu ! (1)

L'émir, en achevant ces mots, sauta

---

(1) En effet, pendant une expédition que nous fîmes au mois mars suivant, dans les plaines du Sig, de l'Abrah, de la Mina, de l'Illil et du Chéliff,

sur son cheval et partit à toute bride, suivi d'une douzaine de cavaliers qui seuls avaient le privilége d'être liés à sa fortune.

Ce discours obtint tout le succès qu'en attendait Abd-el-Kader.

Il frappa vivement l'inflammable ima-

---

sous les ordres du général Perregaux, la cavalerie de l'émir ne se montra pas et nous recueillîmes l'étrange nouvelle de la fuite d'Abd-el-Kader dans le Sud ; on le disait réduit à la dernière extrémité,

gination d'un auditoire amoureux du merveilleux, fataliste ignorant, fanatique, enthousiaste et naïvement crédule.

Tous ces guerriers, livrés à eux-mêmes, suivirent, d'un œil inquiet, l'émir disparaissant comme par enchantement, et les têtes faibles se persuadèrent

---

cherchant et ne trouvant pas toujours un asile pour sa personne et une vingtaine de cavaliers formant sa seule escorte.

Or, le 15 avril 1836 (moins d'un mois après) nous rencontrions l'émir, à la tête de forces imposantes

que l'envoyé du prophète s'était perdu dans un nuage.

Les consciences les plus saines se sondèrent, et reconnurent avec trouble, avec horreur, qu'elles étaient souillées de péchés, dont l'innocence prit, sous l'action d'un repentir intolérant, les teintes sombres du crime.

---

sur la route de Tlemcen où il nous livrait un chaud combat; et le 25 du même mois, il nous faisait éprouver un rude échec à Sidi-Yacoub, près de la Tafna. Sa puissance était alors dans son plus vif éclat.

Les contingents obéirent aux ordres du chef, et chacun regagna sa tribu, son douar, sa tente, où entrèrent avec lui le chagrin, le jeûne et la prière.

CHAPITRE DOUZIÈME.

XII.

Le Prix du Sang. (*Suite.*)

Khalaf-ben-Chérif ne suivit pas l'émir.

Musulman sans foi, ami sans dévoû-

ment, mais ambitieux sans frein, il crut que l'heure était venue de travailler à sa propre élévation.

L'habile tactique d'Abd-el-Kader lui parut faible, et la disparition du sage fils de Maheddïnn fut, pour son jugement médiocre, une faite pusillanime devant le danger qui menaçait le vaincu.

Khalaf résolut donc d'agir, sans révolte apparente, au rebours es prescriptions de l'émir :

De grouper autour de lui de hardis compagnons auxquels il offrirait les séductions du pillag.

De continuer la guerre, abandonnée mal à propos, et de se faire, par des coups de mains, une renommée qui pût balancer et même effacer le prestige du grand nom d'Abd-el Kader.

Fort de ce dessein, doué d'une éloquence brutale, mais que son audace rendait persuasive, il sut s'attacher une

bande assez nombreuse fournie par la plus turbulente jeunesse des différens goums, par les aventuriers que la guerre seule pouvait faire vivre; et il ne tarda pas à être rejoint par des bandits affamés de brigandage, par de hardis coupeurs de route, qui, tous, acclamèrent ses vaillantes résolutions en couvrant d'insultes les homme pieux et honnêtes qui obéissaient, en foule, aux ordres de l'émir et rentraient dans leurs tribus.

Lorsque Khalaf se vit à la tête d'une force capable d'inquiéter notre retraite,

il se rapprocha de Mascara pour observer nos mouvements.

Quoique fougueux à l'excès, il sut dompter son orgueil et sa vanité pour ne pas précipiter le dénoûment de son complot contre l'émir.

Il avait sondé, avec finesse, le cœur et l'esprit de ses partisans, et il s'était convaincu que tous, ou presque tous, étaient pénétrés de respect et de crainte pour Abd-el-Kader.

La soif du pillage, ou l'amour des combats, ou la haine des chrétiens, portaient ces hommes à désobéir à l'émir loin de son regard fascinateur.

Mais essayer de corrompre leur fidélité, d'en faire les séïdes d'une ambition nouvelle, sans les avoir préalablement gorgés de butin et couverts de gloire, eût été la plus folle des entreprises.

Khalaf se garda bien de laisser percer son prejet.

Il mit même une adroite hypocrisie à vanter la piété, la science et la sagesse du chef qu'il voulait prochainement dépasser en piété, savoir, sagesse, et surtout en puissance.

Deux jours après l'entrée des Français à Mascara, Khalaf-ben-Chérif vint rôder, avec son goum, dans la plaine d'Eghris, et le hasard le conduisit à l'endroit où le chameau chargé du palanquin de Meryem était tombé.

La pauvre bête n'avait pas su se rele-

ver, et elle avait été dévorée pendant la nuit par les bandes de chacals qui suivent toujours les grands rassemblements d'hommes.

Ben-Chérif s'arrêta à quelques pas des ossements du chameau, et son regard se porta avec une curiosité inquiète sur le palanquin de Meryem renversé et souillé de boue.

Il lui sembla reconnaître ce meuble, et il s'en approcha, le cœur troublé d'un

funeste pressentiment, pour l'examiner avec soin.

Il fit mettre pied à terre à l'un de ses cavaliers, lui ordonnant d'ouvrir les rideaux du palanquin.

— Il est vide, répondit le cavalier après avoir obéi, mais je vois une lettre fixée au siége par une épine.

— Donne-moi cette lettre, répondit

Khalaf, qui sentait déjà monter à ses joues le feu de la honte et de la rage.

Khalaf savait lire en sa qualité de descendant de chérifs.

Et si nous avons réussi à peindre sa violente nature, ses penchants jaloux, son orgueil insatiable, son tyrannique égoïsme, on doit se faire une idée de la tempête qui éclata dans son âme, pendant que ses yeux pleins de fièvre dévoraient l'insolente épître de Mebrouk.

Abîmé de douleur, Ben-Chérif manqua de forces pour donner cours à l'immensité de sa colère.

Une prostration complète s'empara de ses membres subitement frappés d'une sorte de paralysie.

Le noble Chitann fut la première victime de ce coup de foudre, car son maître, brusquement tiré de sa léthargie, l'attaqua de l'éperon et déchira ses flancs.

Khalaf, alors, poussa un cri sauvage, féroce, terrible.

L'un de ces cris que le lion jette au désert lorsque la balle d'un chasseur invisible vient de terrasser sa lionne à ses côtés.

Il leva une de ses mains vers le ciel et menaça Dieu, tant il était ivre de fureur et de haine.

Puis, se calmant par degrés, il se mit

à rire avec un grincement de dents particulier aux fous en délire.

Puis il se tut pour agiter dans sa tête embrâsée les moyens d'exercer sûrement des vengeances capables d'épouvanter le genre humain.

CHAPITRE TREIZIÈME.

XIII.

Le Prix du Sang. (*Suite.*)

Ce furent les cavaliers du goum de Ben-Chérif qui suivirent notre arrière-garde depuis Mascara jusque dans la

plaine de l'Habrah, où ils nous abandonnèrent.

Ce furent ces hommes qui se livrèrent avec furie au massacre de nos malheureux soldats attardés ou mourants dans les broussailles.

Les têtes mutilées des chrétiens furent portées à Mascara repeuplé de ses habitants, et Ben-Chérif recueillit quelque gloire à l'apparition de ces hideux trophées de ses lâches assassinats.

Mais cette gloire, il le comprenait, ne lui suffisait pas, et il méditait une vaste entreprise qui devait satisfaire, à la fois, son ambition et ses vengeances personnelles.

Il avait remarqué le zèle et le fanatisme d'un jeune cheik des Bordjia, et ce fut à lui qu'il s'ouvrit de son projet.

L'ayant comblé d'éloges, de caresses, il lui dit :

— Si nous nous bornons à suivre les

chrétiens qui refusent le combat, nous ne remporterons pas l'un de ces grands avantages qu'on attend de notre valeur.

Dieu m'a inspiré une idée que je vais te soumettre; car, dans mon sommeil, j'ai entendu prononcer ton nom par la voix de l'ange qui me parlait.

Les infidèles se retirent sur Mostaganem; mais s'ils avaient la certitude de aire quelque grosse capture, ils s'arrête-

raient, sans nul doute, pour exécuter l'entreprise.

Je vais convoquer les Medjer, qui sont voisins de l'armée française, je les engagerai à dresser une redoutable embuscade; je me tiendrai dans cette embuscade avec tous nos gens, et toi tu iras au camp des chrétiens, feignant d'abandonner l'émir, et tu sauras, car tu es brave et rusé, déterminer le chef de ces maudits à envoyer une partie de ses troupes au pays difficile des Medjer pour y saisir ma personne, que tu diras abandonnée, fugitive, errante...

M'as-tu compris?

— J'ai compris et j'accepte avec joie la mission du Seigneur.

— Allons donc ensemble chez les Medjer.

Khalaf sut faire accueillir favorablement ses desseins.

Les Medjer, tribu guerrière et fanati-

que, crurent que combattre chez eux les infidèles, n'était pas désobéir à Abd-el-Kader.

Ils prirent donc jour pour tendre l'embuscade.

— Pars, dit Khalaf au cheik qui se dévouait, moi je vais aujourd'hui demander l'hospitalité dans ton douar ; car j'ai besoin de voir de près, jusqu'au moment de l'action, les mouvements de l'ennemi.

Mon goum restera chez les Medjer; quelques cavaliers seulement m'accompagneront...

A demain, la nuit sera glorieuse, sanglante et riche!

-- Bénie soit ma tente pour l'honneur que tu vas lui faire, ô mon hôte! répondit le cheïk.

Et il partit.

Khalaf-ben-Chérif se dirigea, avec six cavaliers, vers les trois marabouts, où était le douar de son partisan.

— Oui, se disait-il en cheminant, les chrétiens tomberont dans le piége ; nous en ferons un grand massacre.

Mais je saurai réserver quelques prisonniers de distinction que j'échangerai contre Meryem et Mebrouk.

Oh ! les misérables, quel châtiment va

fondre sur leur tête... Mes os frissonnent à cette pensée, que je savoure avec délices !

Khalaf fut accueilli avec distinction, car le cheik l'avait fait accompagner de l'un de ses serviteurs, afin que l'on eût à prévenir ses moindres désirs.

Il courut dans les environs pour s'assurer de la direction que prenaient nos colonnes, fatigua beaucoup, rentra au douar la nuit venue, soupa, fit ses prières avec une ferveur hypocrite, et se

jeta sur un tapis où il s'endormit bientôt.

Comme il avait plu abondamment dans la journée, Khalaf, qui s'était beaucoup mouillé, avait quitté ses burnous pour la nuit, et il dormait en gandoura (1), couvert par un simple haïck.

---

(1) La *gandoura* est une longue chemise taillée comme nos chemises de femme, elle tombe presque jusqu'aux chevilles et n'a pas de col.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

XIV.

Le Prix du Sang. (*Suite.*)

Vers minuit, une clameur immense s'éleva tout autour du douar.

Les chiens de garde, qui avaient déjà

fait entendre quelques aboiements, poussèrent des hurlements lugubres, suivis bientôt de cris féroces.

Une sourde trépidation, dont la sonorité grossissait avec rapidité, fit trembler la terre.

Un esclave, couché en travers de la portière de la tente de Khalaf, se précipita dans cett tente et cria :

— Seigneur ! seigneur! voilà les chré-

tiens ! sauvez-vous, sauvez-vous !

Khalaf bondit sur lui-même, et il se frappa le front comme pour rétablir l'ordre dans ses esprits, que charmaient des rêves de vengeance à peine dissipés par ce sombre réveil.

— Les chrétiens ? dit-il, ils sont loin.

Une nouvelle clameur répondit à cette

phrase entrecoupée par la terreur, le doute et l'espoir.

Mais cette clameur était effrayante.

Elle partait d'une centaine de pas tout au plus de la lisière du douar qu'elle enveloppait en entier, comme le cercle des cavaliers qui traquent la bête fauve enveloppe son repaire.

Khalaf-ben-Chérif reprit tout son calme à ce danger si terrible.

Son cœur mauvais, mais vaillant jusqu'à la plus téméraire audace, ne lui refusa pas assistance, et il ne désespéra plus de son salut dès qu'il eut saisi ses armes.

Cependant, il n'y avait pas une minute à perdre.

Khalaf s'élança, jambes et pieds nuds, tête découverte, hors de sa tente, et sauta sur son cheval Chitann, qui, par prudente précaution, n'avait pas été dessellé.

Il était superbe à voir, ce brillant, ce farouche cavalier, ce roi des cavaliers du Sud, étreignant d'une main crispée son long fusil, et se détachant dans les ténèbres d'une nuit voilée par l'orage, comme un blanc fantôme sur un fond noir.

Il n'avait, pour tout vêtement, que sa longue gandoura qui tombait de ses épaules à ses chevilles; pour toute défense que son fusil; pour éperons que les angles aigus de ses larges étriers d'or.

Pour seul ami Chitann, son noble coursier, car chacun cherchait à fuir dans le douar épouvanté.

— Coupe les entraves! cria Khalaf à l'esclave qui, jusqu'alors, l'avait aidé.

Mais l'esclave, éperdu, demi-mort, croyait avoir assez fait pour l'hôte de son maître, et il s'était occupé de sa propre conservation...

Il avait disparu.

— Coupe donc les entraves! répéta Khalaf avec fureur, car il voyait venir à lui un groupe de cavaliers.

Et Chitann se débattait, attaché par ses pieds de devant à une corde fixée en terre par deux piquets.

Dix coups de feu répondirent au commandement de Khalaf.

Les balles sifflèrent à ses oreilles, mais sans l'atteindre.

Sauter à terre, délivrer Chitann et se remettre en selle, n'était pas chose possible.

Déjà le douar était inondé d'ennemis, et ceux qui couraient sur Khalaf n'en étaient plus qu'à dix pas.

Au sifflement des balles et aux coups de talon de son cavalier, Chitann fit un effort désespéré, se cabra et arracha les piquets de sa corde.

Mais il était toujours entravé et ne pouvait galoper que par bonds raccourcis.

Khalaf espéra s'enfoncer dans les ténèbres.

Il se dirigea hors du douar.

Et la vigueur de Chitann était si puissante que, quoique entravé, il aurait pu devancer les chevaux épuisés qui le poursuivaient.

— Ben-Chérif, où donc es-tu? cria une voix retentissante malgré le tumulte de la razia.

Où donc est-tu, lâche et larron ?...

Ne sais-tu pas que je te cherche, moi, Mebrouk, l'heureux possesseur de ta femme et de ta jument Messaouda...

O fils de chien, n'as-tu pas de haine contre moi !

Khalaf s'arrêta brusquement pour écouter ces outrages qui versèrent des flots de fiel dans son âme.

Il ne fut pas maître de lui et poussa le rugissement du tigre blessé.

— Ah ! je te tiens, dit Mebrouk.

Et, emporté par le galop de Messaou-

da, il passa comme un épervier qui a manqué sa proie, à côté de Ben-Chérif.

CHAPITRE QUINZIÈME.

XV.

Le Prix du Sang. (*Suite*

Khalaf abattit son fusil dans sa main gauche et ajusta Mebrouk, au moment où il revenait sur lui.

Le coup parti.

Messaouda, enlevée par la main de son maître, se cabra et retomba, non sur ses pieds, mais sur ses genoux...

La balle de Ben-Chérif l'avait frappée au cœur.

La noble bête exhala un soupir douloureux, le sang jaillit de ses naseaux ...

Elle roula dans la boue, tressaillit et expira !

Khalaf lança Chitann en avant pour saisir Mebrouk au moment de sa chute.

Mais, gêné par ses entraves, Chitann trébucha dans les cordes d'une tente et s'abattit avec tant de violence, que son cavalier alla rouler aux pieds de Mebrouk.

— Tu ne te relèveras pas, s'écria Mebrouk.

Et il enfonça, jusqu'au manche, son couteau dans la gorge de Ben-Chérif, qui poussa un gémissement rauque, étouffé dans des flots de sang.

Mebrouk s'assit sur la poitrine de son ennemi, et d'une voix calme, il lui dit :

— Croiras-tu en Dieu, mainte-

nant sorcier de l'Oued-Noun ?....

Courberas-tu enfin ton orgueil insolent et sacrilège devant la toute-puissance de celui qui venge, sur ton corps, et son frère dont tu a causé la perte, et sa majesté que tu as si souvent outragée?

Oui, je t'ai enlevé Lella-Meryem dont je suis épris.

Oui, elle m'a juré qu'elle m'épouse-

rait quand tu n'existerais plus, car elle te hait et te méprise...

Oh ! combien tu souffres, n'est-ce pas, de ce que je dis à ton oreille ?

Ta gorge n'est pas brûlée par le sang qui en jaillit, autant que ton cœur que j'outrage à plaisir !..

Khalaf, hâte-toi de mourir pour que je coupe ta tête, et que ce trophée mau-

dit roule, lancé par mes mains, aux pieds de ma maîtresse, comme a roulé la tête de mon frère Salem, sous les yeux en larmes de la veuve Amina !...

Hâte-toi de mourir...

Sinon, je te frapperai encore, car je suis pressé d'en finir, moi ton maître, ton sultan, ton vainqueur...

Khalaf tressaillit violemment.

Il sembla vouloir se dresser comme un cadavre galvanisé.

Mais sa tête, à peine relevée, retomba dans la boue, et son âme s'envola avec un soupir qui fut un cri de fureur étranglé par la mort.

Alors, Mebrouk se pencha sur sa victime, et, lorsqu'il se releva, le corps de Ben-Chérif était décapité.

Mebrouk s'approcha de Messaouda,

s'agenouilla près d'elle, la baisa tendrement, coupa une poignée de sa crinière et dit :

— Adieu *Fille du vent...*

Je te pleure, mais je ne te plains pas...

Tu es morte comme je mourrai, s'il plaît à Dieu !

Quatre heures après la razia, les spa-

his et les goums rentrèrent au bivouac du maréchal, qui fit de grandes caresses à Mebrouk et lui donna de beaux cadeaux.

Le cheik fut épargné, grâce au succès de notre entreprise, mais on le chassa du bivouac sans vouloir accepter sa soumission.

Mebrouk se présenta devant Meryem.

Et jetant à ses pieds la tête de Ben-Chérif, il lui dit :

— Lella, je suis vainqueur... vous n'avez plus d'ennemi !

— Mais j'ai un ami, répondit Meryem en détournant les yeux du sanglant et pâle visage de Ben-Chérif sur lequel Yaya jeta un voile.

Puis elle ajouta, en offrant sa main à Mebrouk.

— La fille de l'Abib-ben-Taleb n'a qu'une parole... c'est elle qui te paiera *le prix du sang*.

Mebrouk tomba aux genoux de sa fiancée, pendant que la nourrice emportait la tête de Ben-Chérif qu'elle donna au boiteux Miloud.

— Qu'il soit fait de toi ce que tu aurais fait de moi si volontiers, dit Miloud.

Et il emporta la sanglante dépouille

hors du bivouac pour la lancer dans les broussailles, où elle devint la proie des hyènes et des chacals.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

CHAPITRE SEIZIÈME.

XVI

Le Prix du Sang. (*Suite.*)

Nous avons vu, il y a peu de temps ncore, à Tlemcen, un riche Arabe au noble visage, âgé de quarante ans à

peine, et qui, cependant, porte, depuis près de quinze ans, la croix de la Légion-d'Honneur sur son burnous noir ou blanc, selon la saison.

Cet homme, remarqué de tous les voyageurs, ami de tous les officiers français, a vaillamment combattu dans nos rangs depuis l'expédition de Mascara en 1835, jusqu'à la reddition d'Abd-el-Kader en 1847.

Mais, à dater de ce jour, il a déposé

son fusil et ne s'est plus montré à la guerre.

Lorsque l'émir Abd-el-Kader, acculé aux frontières du Maroc, où il n'osait plus rentrer (1), se rendit aux chasseurs et aux spahis qui lui avaient coupé toute retraite, il vit venir à lui un cavalier qui lui dit :

---

(1) Lorsque l'émir fit sa soumission, il lui étai encore possible de se jeter dans le Maroc ; mais il se savait suspect à l'empereur Abd-er-Haman, qu

—Eh bien ! sultan, Dieu ne me venge-t-il pas aujourd'hui du jugement inique que tu portas contre moi en faveur des meurtriers de mon frère, Salem-ould-Kouïder ?

L'émir regarda le cavalier fixément, et lui répondit sans colère :

— Tu as trahi le prophète qui te don-

---

n'eût pas manqué de lui faire couper la tête pour se débarrasser d'un hôte dangereux pour sa propre souveraineté, ce fut donc par calcul qu'Abd-el-Ka-

ne cette journée... Vaincu, désarmé, captif, mon sort est préférable au tien, car j'ai pour moi l'éternité.

C'est ce même cavalier, c'est Mebrouk que nous avons vu à Tlemcen, où il traîne une vie oisive.

Son front est chargé d'une vague tris-

---

der, sûr de notre clémence, nous rendit les armes; il n'avait pas, certainement, d'autre parti à prendre.

tesse que la voix d'une femme chérie (belle encore, quoiqu'elle soit à peu près de l'âge de son mari) ne parvient pas à dissiper, pas plus que les caresses de deux enfants destinés, par leur fortune, leur élégance et leur jeune courage, à perpétuer la noblesse paternelle.

Mebrouk n'aime pas à être questionné sur ses aventures, sur les exploits de sa vie glorieuse.

Les derniers mots que lui a jetés, en

passant, Abd-el-Kader, captif, troublent, encore aujourd'hui, la religion de sa conscience.

Il nous est d'une fidélité à toute épreuve.

Mais on triplerait les richesses que Lella-Meryem lui a portées en mariage et les dons qu'il tient de notre reconnaissance, qu'il refuserait de frapper encore une fois la poudre pour ou contre nous.

A toute question sur son repos prématuré, il répond avec douceur :

— *J'ai vécu !... j'ai trop longtemps cherché le bruit que je cherche à oublier !*

FIN DU PRIX DU SANG.

Argenteuil. — Imp. de WORMS et Cie.